

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

## Présentation



Le *Jourde et Naulleau*, dont la première version a été publiée en 2004 dans la collection « *Mots et cie* », dirigée chez Mango par Jean-Loup Chiflet, parodiait à la fois les anthologies littéraires de Lagarde et Michard et les petits classiques Larousse ou Bordas, avec notes, exercices et corrigés, en les appliquant à une certaine littérature contemporaine : Chapsal, Dustan, Sollers, Darrieussecq, Bernheim, Labro, Jardin, Laurens, BHL, Villepin, Angot. Parmi les écrivains traités dans *La Littérature sans estomac*, cinq (sur onze) se retrouvaient donc dans *Le Jourde et Naulleau*, et abordés de manière parfois très différente. En 2008, le livre n'était plus disponible, et le stock devait être pilonné. Les éditions Mango, détentrices des droits après le départ de Jean-Loup Chiflet, proposèrent aux auteurs une version enrichie et actualisée, pour redonner vie au livre. Dans cette deuxième version, publiée en 2008, Guillaume Dustan a disparu (il est mort en 2005), tandis que Marc Lévy, Florian Zeller, Anna Gavalda, Yannick Haenel, François Meyronnis, Frédéric Badré, Patrick Besson font leur entrée.

A bien des égards, le livre, s'il est théoriquement moins élaboré, est plus abouti dans la satire et plus ludique que *La Littérature sans estomac*, notamment grâce au jeu avec les notes, les exercices, les corrigés, etc. L'objectif est également un peu différent. Dans *La Littérature sans estomac*, qui comportait des parties positives ou très nuancées, il s'agissait de viser avant tout des textes présentés par la critique comme de la littérature de qualité. *Le Jourde et Naulleau* mêle des auteurs très populaires, parfois proches du roman de gare (Lévy, Gavalda, Chapsal, Jardin) à des écrivains ambitieux, pleins d'emphase et de sérieux (Haenel, Villepin, Sollers). Le pari consiste à montrer que, contrairement aux différences de prétention, de lectorat et de traitement critique, la différence n'est pas considérable. Haenel, par exemple, c'est du Jardin pour les idéaux et du Villepin pour le style. Il n'y a pas de différence de niveau remarquable entre un Lévy, cantonné aux éloges des magazines féminins ou people, et un Zeller, récipiendaire de prix prestigieux et glorifié dans des journaux sérieux. La figure d'Anna Gavalda résume bien ce brouillage de repères entre textes de consommation courante et littérature exigeante. Ses textes faciles, consensuels et pleins de bons sentiments unissent dans l'éloge la presse populaire et les magazines culturels spécialisés.

Malgré les apparences humoristiques, le projet et les instruments d'analyse sont tout à fait sérieux, examinent le texte scrupuleusement et tendent à montrer de quoi est faite, dans le détail, une écriture.

Le livre a été souvent mal reçu, considéré comme une redite de *La Littérature sans estomac*, l'exploitation d'un filon commercial, une plaisanterie de potache ou une charge scatologique et pétomane (ce qui peut étonner lorsqu'on le lit en entier). On a également vu revenir, de manière prévisible, le terme de « réactionnaire » et l'accusation de « citations détachées de leur contexte », ce qui est étrange pour des citations d'une page, qui constituent quasiment un contexte à elles seules. En réalité, les passages analysés sont très représentatifs du style et des thèmes de prédilection de leurs auteurs. Certains journalistes, dont Nathalie Crom, de *Télérama*, semblent bien avoir cru que les textes présentés étaient des parodies, et non pas des textes vraiment écrits par leurs auteurs. L'énormité de leur indigence tend en effet à démontrer que la critique journalistique (et parfois le public) a perdu l'habitude de considérer un livre dans sa réalité textuelle, et ne s'intéresse qu'à des idées de texte.

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

## Extrait : Madeleine Chapsal - La Maison de jade

J'ai rencontré Gérard Philipe, une seule fois. [...] Gérard Philipe me serre la main et s'éloigne. Je reste plantée dans mon coin, avec mon verre de jus de fruit<sup>1</sup>, quand l'acteur revient vers moi. « J'aime beaucoup votre robe », me dit-il<sup>2</sup>.

Je porte ce jour-là une robe de rien, achetée exprès pour la simplicité de son allure, qui m'a paru convenir à ma mission de journaliste<sup>3</sup>. En jersey gris-fer<sup>4</sup>, entièrement boutonnée pardevant, des poches plaquées comme une robechemisier, elle n'est relevée que par une ceinture mordorée qui souligne la minceur de ma taille<sup>5</sup>.

Le compliment de Gérard Philipe m'éclaire sur l'homme : en ce lieu où toutes les femmes, pour la plupart italiennes, ont sorti leurs « plumes », la rigueur de mon accoutrement retient le regard de ce génie de la scène, qui voit l'essentiel<sup>6</sup>.

Cette petite phrase – qui ne fut suivie d'aucune autre – retentit alors à mes oreilles comme une prédiction : « continuez à être vous-même, c'est à dire différente. Ceux qui savent voir finiront, un jour par vous remarquer... Vous ne serez plus seule...<sup>7</sup> »

Des années plus tard, la photo que je prends de Bernard devant l'affiche du Diable au corps est un hommage secret rendu à Gérard Philipe. Une façon de dire à son souvenir et à la forte impression qu'il m'avait faite : « vous aviez raison ! Quelqu'un qui vous ressemble a fini par me remarquer<sup>8</sup> !

1 Les recherches du H.I.P.S. ont établi qu'en réalité, il s'agissait d'un verre de Banga aux fruits exotiques.

2 L'acteur Gérard Philipe était réputé pour son esprit et son sens de la repartie, où le libertinage galant s'associait volontiers à l'art du concetto. Il savait parler aux femmes.

3 De quelle manière l'auteur redonne-t-il vie ici à la vieille figure mythique de Cendrillon

4 En dépit de l'élégance de la mise, la couleur grise n'a t-elle pas ici pour fonction de rappeler discrètement qu'il s'agit bien de Cul-cendron face au Prince charmant ?

5 Modèle Jacob-Delafon 62, tout simple : surpiqûres à l'ourlet, boutons jumbo en bolduc noir, col cheminée galvanisé à fermeture en bigoudi inoxydable, manches récamier, faux brandebourgs en strass sang de bœuf, triple fourragère en térylène anthracite, baleines et contre-baleines en raphia de Madagascar, doublure en résille de chorizo, chausse-pied, boîte à pastilles, coupe-circuit et chaufferette intégrés. Sans doute par modestie, l'auteur a réduit à l'essentiel la description de cette charmante petite robe.

6 De quelle manière cet épisode fameux contribue-t-il à montrer tout le génie de Gérard Philipe ?

7 C'est avec de telles formules que Madeleine Chapsal s'est assurée une juste célébrité auprès d'un large public de femmes à qui se trouvait ainsi révélée leur essentielle différence. Les témoignages sont nombreux. Josette Pouldard déclarait ainsi, dans le cadre d'une enquête consacrée aux lecteurs de Madeleine Chapsal : « Depuis toute petite, je savais bien que j'étais différente, mais personne ne paraissait s'en apercevoir. J'aurais voulu qu'on m'aime pour moi-même, que quelqu'un comprenne ma différence, pour ne plus être seule. J'avais tout essayé : Ménie Grégoire, Mme Soleil, Macha Béranger, tout : rien à faire. Et puis, un jour, une amie m'a dit : 'tu devrais lire Madeleine Chapsal'. J'ai acheté La Maison de jade. Ça a été une révélation. Un mois plus tard, je rencontrais Maurice, mon futur mari. Il a su comprendre ma différence, parce que lui-même était différent. Nous avons ouvert une épicerie de produits différents (issus de l'agriculture biologique). Nous avons eu trois enfants. Ils sont tous différents. A présent je suis enfin moi-même. J'assume ma différence. Et je ne suis plus seule. Merci, Madeleine Chapsal ».

8 Madeleine Chapsal est sans doute le seul écrivain qui puisse parler à ses impressions. Même Antonin Artaud avait du mal.

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

## Extrait : Ligne de risque - Poker

L'envoûté du spectacle<sup>1</sup> est par définition « celui qui n'a pas » : s'il a des oreilles, c'est pour ne pas entendre.

Il est affecté en permanence d'une métaotite, et cette affection le définit comme la bouche-ventouse définit la lamproie<sup>2</sup>. Il n' imagine même pas ce que pourrait être une écoute perpétuelle, une ouïe capable d'un ressaisissement infini de la parole depuis son écoute<sup>3</sup>.

Mais lorsque cet événement a lieu, il souffre : quelque chose lui en parvient jusque dans sa surdité, comme le resserrement d'un nœud de souffrance au bout du conduit auriculaire.<sup>4</sup> Il suffit que la parole ouvre les battants de l'écoute pour qu'une affreuse douleur fasse suer l'intime de l'envoûté et le ravage depuis la crête acoustique<sup>5</sup>.

Entendre exige de se refaire une naissance. S'achemine vers une Immaculée Conception. Un écrivain ne descend pas de ses ancêtres. Il est le fils de ses oreilles.

Au corps anatomique de Sollers, venu au monde le 28 novembre 1936, se superpose un corps auriculaire, engendré à partir des tympans<sup>6</sup>. C'est lui qui se déploie dans un livre comme Paradis. [...] L'aboi de la mort provoque en général l'effroi, ou la fascination. Chez Sollers, cet aboi soulève un « fou rire spécial », comme il dit. Un rire qui éclate à partir de l'intensité de l'écoute. Ce qui occasionne l'hilarité, une hilarité tonitruante, c'est le cul de plomb du démoniaque ; un cul de plomb qui arrive cependant à aimer l'égaré humain, qui le broie dans les mâchoires de son carcan<sup>7</sup>. (François Meyronnis)

C'est en 1997, au printemps. On vient de fonder, François Meyronnis et moi, la revue Ligne de risque. On prépare un numéro sur Lautréamont. On a rendez-vous, chez Gallimard, avec Philippe Sollers. A l'époque, j'ai dans la tête une contrée de flammes, un espace d'autarcie effrayant et bizarre, qui à chaque instant s'ouvre et se ferme. Cette contrée, je l'appelle la CASE VIDE. Les richesses y flambent

1 On ne sait pas au juste de qui il s'agit. Pas du tout de Philippe Sollers, évidemment.

2 Il existe cependant d'autres manières de définir la lamproie.

3 L'envoûté du spectacle est vraiment un benêt de ne pas comprendre ça

4 Outre de solides notions anatomiques, on voit que le docteur Meyronnis connaît en profondeur les problèmes intimes de l'envoûté.

5 A force de suer de l'intime, l'envoûté finit en effet par se déshydrater du bulbe.

6 C'est en 2005, date de publication de Poker, qu'est promulgué le dogme de l'Immaculée Conception de Philippe Sollers. Il faut noter à ce sujet que l'accouchement par les tympans s'est révélé difficile. La mère de Saint Sollers s'en est tirée avec une grave métaotite.

7 Belle complexité de l'image : ce cul constitué de plomb parvient cependant (la concession prouve que l'auteur n'ignore rien des lois de l'électromagnétisme) à aimer l'égaré humain. Ce cul, sans doute habilement customisé, est équipé d'un carcan. Ce carcan a lui-même des mâchoires. L'égaré, qui ne méfie pas, est alors broyé dans le carcan du cul, qui le guettait sournoisement. A moins que ce soit l'inverse. En tous cas, la scène est atroce. Pour ce qui est de la signification précise de la chose, elle demeure indéterminée, en raison même de la richesse symbolique qui se concentre ici.

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

comme des diamants de joie<sup>1</sup>. [...] Lorsque nous allons voir Philippe Sollers, quelque chose roule dans nos veines – un sang mauve très froid, ce sang de la rigueur féroce qui pressent l'aventure. [...] Qui donc est assis en face de moi ? Est-ce le poulpe au regard de soie ? L'immortel pélican aux vertus comploteuses ? L'impassible vipère des montagnes ? Le cachalot radieux des mers folles<sup>2</sup>? Le buffle hilare des plaines chinoises<sup>3</sup>?

L'étrange personnage est très concentré, il fume sans cesse, observe nos gestes, enregistre chaque information, et nous envoie des signes. Il dit par exemple : « la poésie n'est pas la tempête, pas plus que le cyclone. C'est un fleuve majestueux et fertile ». Nous répondons : « Je veux résider seul dans mon intime raisonnement. L'autonomie... ou qu'on me change en hippopotame ! »<sup>4</sup> [...] Et nous, comprimés dans le bureau-piège ? François Meyronnis : dynamite dans les yeux, froideur sèche à fulgurances, un air tenace de conspirateur italien. Moi : silhouette à désertions, tournée au bleu-marine du flottement, un clair-obscur qui attend son heure<sup>5</sup>.

En passant devant une glace, dans le couloir, j'ai remarqué que nous avons tous les trois une drôle de tête : TROIS FRONTS MAUVES.

Pourquoi mauve ? Que se passe-t-il dans ce bureau ? [...] Une véritable rencontre est toujours invisible ; elle coïncide avec ce qui se passe entre les phrases. Des solitudes se croisent dans le feu du vent<sup>6</sup>.

- 1 Richeesse intérieure qui engendre la richesse de l'expression et la subtilité des images. Diamants fait toujours riche, c'est un mot très meublant dans un texte, tout comme flamme, d'ailleurs.
- 2 Cachalot, poulpe, vipère : ne nous fions pas aux apparences. Se faire traiter de cachalot n'est pas forcément insultant. L'auteur n'est pas en train d'injurier Philippe Sollers, tout au contraire, il le loue. Il faut un regard subtil et une ouïe juste pour percevoir ces subtilités.
- 3 Notons l'impitoyable sécheresse du portrait, sans la moindre complaisance. Sans humour non plus, mais on ne peut pas tout avoir.
- 4 L'auteur avait d'abord écrit : « dans le vent de feu ». Le repentir marque l'attention accordée au poids des mots, le souci de la précision, le refus du lyrisme facile, bête et creux qui caractérise le style Haenel.
- 5 Ce souffle qui d'une main dissipe les vapeurs, d'une autre rompt les amarres et d'une autre encore dessine un chemin, pendant que des aiguilles jaillissent de flancs troués par des famines au sommet de cratères, trahit deux influences majeures de Dominique de Villepin : Henry Monnier (« Le char de l'état navigue sur un volcan » « Ce sabre est le plus jour de ma vie ») et Pierre Dac (« le scalpel de votre perspicacité a eu vite fait de faire un vol piqué dans le velours de ma belle âme »).
- 6 Les principaux ingrédients de la poésie telle que la conçoit Dominique de Villepin sont le vertige, le silence, la folie et le feu ; sans doute faut-il voir là la grande originalité de son travail. On peut admirer ici l'ampleur de la vision : le poète, d'un côté, se réchauffe dans les bras d'un modèle antique, de l'autre se glace d'effroi et de vertige à la vue de l'infini, où il lui revient cependant d'ouvrir des chemins pour aller à la « respiration des sources ».

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

## Extrait : Dominique de Villepin - Éloge des voleurs de feu

A travers les miroirs, derrière les lourdes tentures d'or, j'ai vu les visages déformés par la peur, les mains qui se tordent, les pas qui s'écartent, j'ai entendu les paroles qui blessent, l'écho des rires et des sarcasmes. Et quand monte la houle des rages, les murmures redoublent aux abords des palais. La vie encore trouve refuge dans les feux du poème. Là, le souffle brûlant dissipe les vapeurs du désespoir, rompt les amarres, dessine un chemin ailleurs quand toutes les issues semblent fermées. Au sommet des cratères de glace, l'aiguille de la poésie jaillit des flancs troués de famines et de tempêtes [...]1. Après avoir donné un chant à la tribu, la poésie offre une voix à l'homme pour embraser le monde. Elle retrouve une liberté inconnue depuis l'âge des cavernes, quand bien même agitée d'un vertige d'infini, elle se réchauffe encore dans les bras des modèles antiques2. Chaque étincelle apporte sa promesse de nouveaux rivages, avant que la flamme ne sépare la nuit et le jour, pour tracer le chemin d'un pas gagné. Car il est moins besoin d'espoir que d'une étendue propice à l'insurrection, d'un espace réfractaire dans l'ornière des saisons3.

Dans la conquête et non dans les cultes désuets s'éprouve l'exorcisme vital qui fonde la vie nouvelle. Ainsi les voleurs de feu arpentent-ils les chemins buissonniers où, d'une brassée de piments, ils préservent l'humain et consacrent sa royauté fugace4. Par leurs pipeaux rustiques5 se perpétuent de riches épousailles, la poésie à la vie enlacée, avec ses œuvres authentiques ruisselant d'une eau de sang rougie.

Le feu couve au cœur du mystère où s'abreuve le poète6. De tout son être, à l'ouvrage de la parole, il s'élançait au voyage des sources.

---

1 Dominique de Villepin s'attaque ici à un grand problème social. Depuis longtemps, associations et syndicats réclament l'aménagement de l'ornière des saisons. « L'ornière des saisons a été scandaleusement laissée à l'abandon », déclarait en 2007 le Secrétaire Général de la COTOF (Confédération des Travailleurs des Ornières, Fossés et Fondrières). Une des principales revendications porte précisément sur l'aménagement d'espaces réfractaires et d'étendues pour insurrection. Souhaitons que la voix du poète soit entendue.

2 Le piment est en effet réputé pour sa capacité de conservation de l'humain (certains préfèrent le formol).

3 Allusion à l'expression populaire : « ça, comme poésie, c'est du pipeau ».

4 Comme le disait Blaireau Pétulant, le grand poète cheyenne de tradition orale : « eau de feu bonne pour poète. Donner encore eau de feu si vouloir poème ».

5 Les torrents de feu véritables sont réputés beaucoup plus efficaces que les nombreuses imitations. Un label rouge doit figurer sur le torrent de feu pour garantir son authenticité.

6 Il s'agit d'Agrippa d'Aubigné. Dominique de Villepin est si familier de cet auteur qu'il l'appelle par son petit nom.

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

De la gueule grande ouverte du prophète, gargouille éructante qui se tord sous le fer des mots, de véritables torrents de feu<sup>1</sup> crient le désespoir. Agrippa<sup>2</sup> dénonce le sang de l'intolérance et la douleur du monde, Mallarmé interpelle le silence des mots rares qui déshabillent le langage de ses médiocres oripeaux jusqu'à la source pure<sup>3</sup>. Par ses lèvres entrouvertes, il laisse entrevoir la caverne mystérieuse d'où jaillit le souffle vierge. Bouches de feu et d'ombre, chacune fouille les entrailles du cri, chacune dans un même élan de révolte s'impose comme le laboratoire d'une langue nouvelle.

Dès la naissance d'Agrippa, le cri de la vie se mêle à la mort de sa mère. Jamais ombilic entre les deux rives ne fut noué avec tant de clarté<sup>4</sup>.

## Sujets de devoirs

- 4 Considérez-vous que le rôle de la poésie consiste à tracer par le moyen des braises du souffle un chemin à même les gouffres calcinés de la folie, de manière à ce que jaillisse des cristaux de la solitude le sang d'une parole de sécession, ou plutôt à aller respirer les sources de l'ouvert dans lesquelles germe l'éclair du chaos jusqu'à ce qu'exploient les vents de l'ailleurs au sein du silence où s'ouvrent les bouches des plaies ? Vous développerez une réponse argumentée, précise, étayée sur des exemples variés.
- 5 « Rage ! rage du verbe qui s'élançe pour ne jamais retomber ! Rage de ces paroles qui s'agrègent au pin noueux ! Rage de ces mots qui sont de l'air en fuite, du sel jeté par poignées vers le soleil ! ». Vous commenterez cette phrase de Dominique de Villepin, en vous demandant notamment comment les paroles s'agrègent au pin noueux et dans quel but on jette du sel vers le soleil.

---

1 Noter la pertinence du rapprochement entre d'Aubigné et Mallarmé. Comment se justifie-t-il ?

2 Les sages-femmes avaient en effet pour habitude, jadis, d'attacher le cordon ombilical du nouveau-né à deux arbres, de part et d'autre d'une rivière. On attribue cette coutume à la volonté de symboliser le lien que représente l'enfant entre deux familles.

3 Noter la pertinence du rapprochement entre d'Aubigné et Mallarmé. Comment se justifie-t-il ?

4 Les sages-femmes avaient en effet pour habitude, jadis, d'attacher le cordon ombilical du nouveau-né à deux arbres, de part et d'autre d'une rivière. On attribue cette coutume à la volonté de symboliser le lien que représente l'enfant entre deux familles.

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

## Revue de presse

C'est pas drôle, d'être toujours sérieux. C'est agaçant, la flagornerie, tellement honteux qu'il est toujours préférable de la pratiquer sous cape, sauf quand on œuvre à l'édification des masses pour porter à leur connaissance la révolutionnaritude de la subversion en kit des œuvres brocardées par Pierre Jourde et Eric Naulleau. C'est souvent périlleux de parler de littérature, rien que de littérature. Surtout quand ces deux aimables serviteurs de la grande dame s'en acquittent à merveille, avec autant de précision que d'humour. Aussi me paraît-il utile de préciser que ce qui va suivre est un pur exercice d'admiration sans sarcasme ajouté, garanti 100 % amour, sans résidu de relativisme dedans.

***L'éloge unanime sent le cimetière. La critique contemporaine est une anthologie d'oraisons funèbres.***

(La littérature sans estomac - Pierre Jourde) - L'interdiction est portée par l'éloge. L'interdiction de penser est portée par l'éloge constant d'un monstrueux devenir. L'éloge est la forme moderne de l'interdiction. Il enveloppe l'événement de sa nuée et empêche, autant qu'il le peut, que cet événement soit soumis au libre examen, qu'il devienne objet d'opinions divergentes ou critiques. De sorte que la divergence ou la critique, lorsqu'elles se produisent malgré tout concrètement, apparaissent comme une insulte envers l'éloge qui les avait précédé.

*(Entretien avec Philippe Muray - Vianney Delourme)*

## Avertissement

Certains propos étant susceptibles de traumatiser les âmes sensibles à la prose de Christine Angot, de Bernard Henri-Lévy, d'Alexandre Jardin, Philippe Sollers, Anna Gavalda, Bernard Werber, Madeleine Chapsal, Camille Laurens, Marc Lévy, Dominique de Villepin, Florian Zeller... prévenons-les que toute ressemblance avec des prosateurs portés au pinacle des têtes de gondole - aucun

rapport avec la joie de rire du verbe familier se gondoler - et aux nues par le monde des critiques autorisés à s'extasier n'est pas fortuite, mais salubre. Et ce qui est bon pour la santé ne saurait être tout à fait mauvais pour l'esprit.

## Genre

Les éditeurs cultivent fort opportunément pour nous, pauvres lecteurs sans verve ni verbe, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas écrit, l'art de la couverture et celui du bandeau. La première édition du Jourde & Naulleau, joliment inspirée par l'esthétique inimitable de leur prédécesseur le Lagarde & Michard qu'il assume crânement de parodier, affichait cette nécessaire mise en garde : "Pour un pastiche, c'est du brutal !" avec un vrai point d'exclamation érectile, dont la virilité aurait dû alerter les zéloteurs de littérature yin (celle dont les qualités secrètes gisent probablement sur la face cachée e la lune tandis que le soleil critique en éclipse la noire vanité) invitait à une certaine complicité dans l'irrévérence. Y était présumé que l'ouvrage en question ravirait les amateurs. Eh bien autant l'avouer, oui. De page en page il est impossible de se départir d'un sourire qui finit par flotter sur la table de chevet comme celui du chat du Cheshire reste mystérieusement en suspension dans l'air. Car à l'instar de son prestigieux aîné, le Jourde & Naulleau propose une biographie (tordante), des extraits (éclairants) de leurs œuvres, et des séries d'exercices suivis de leurs corrigés malicieux et caustiques. L'appareillage de notes foisonnantes, en sus d'offrir de savoureuses perles d'absurde, propose de belles références littéraires invitant, avec grâce, à lire ou relire les monstres sacrés. Quatre ans et un nouvel éditeur plus tard, l'édition revue et augmentée est annoncée comme rien moins que "Le petit livre noir du roman contemporain !", avec le même - en apparence - vrai point d'exclamation, superlatif cette fois, qui promet des révélations telles que notre presse nous en abreuve quotidiennement. Las ! On n'y apprendra jamais pourquoi les grand rebelles de notre temps, emportés tels de courageuses feuilles d'automne qui se ramassent à la pelle sur le fleuve impétueux du plus vaillant d'entre les braves, le très subversif Philippe Sollers,

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

suicident leurs meilleures pages et personnages par-dessus tous les parapets sous lesquels coule la Seine ou le Tibre, ou quelque exotique métaphore du Styx. Pas plus l'on y apprendra à quelles expériences intimes hors du commun Marc Lévy doit la profondeur de la psychologie de ses personnages. Limite mensonger, tout de même, point d'exclamation destiné à souligner habilement l'ironie ! Il n'y est en effet question que de littérature, encore de littérature, toujours de littérature. Ca commence à bien faire, à la fin, point final ne prenant pas la peine d'explicitier l'antiphrase parce que les lecteurs sont des gens intelligents qui savent lire entre les signes. Et reconnaître qu'"Il y a des ridicules tentants : les bien-pensants qui font les libérateurs, les néo-académiques qui jouent les révoltés, les marchands de poncifs et de bons sentiments qui font les dérangeants, dans le genre de Guillaume Dustan, Alina Reyes, Stéphane Zagdanski. Pensée absente, style à pleurer, couverture médiatique garantie."

*(Pierre Jourde, interviewé par Kzino)*

## **Antécédents**

L'œuvre de salubrité publique entreprise par les deux compères prit racine à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, point d'orgue de cette époque obscure mais point encore suffisamment de l'avis des millénaristes qui ne rêvaient déjà plus qu'à ester Paco Rabanne en justice pour ses prédictions contrefaites. Elle prit pour nom La littérature sans estomac, en référence, sans doute, non à ce qu'un boxeur doit endurer de coups et à ceux que les auteurs - plus habitués à l'art de la littérature qu'à celui de courtiser le journaliste critique à Saint-Germain-des-Prés - n'allaient pas manquer de prendre en s'étant donné pour ambition non "de dresser un tableau d'ensemble de la littérature française contemporaine", mais "d'approfondir des lectures, de réagir à certaines perversions du système éditorial". Mais à l'idée qu'ils se font de ce qu'est la littérature : désobéissance, authenticité, danger, créativité. "Des ouvrages médiocres, simples produits d'opérations publicitaires, sont

présentés par les éditeurs, de manière explicite ou implicite, comme de la vraie littérature", osaient-ils en outre affirmer. Le pire, c'est qu'ils se montrèrent vilains au point d'opérer un différentialisme scandaleux entre des gondoliers tels que Frédéric Beigbeder, Marie Darrieussecq ou Christian Bobin et d'autres, qu'ils qualifiaient, eux, d'écrivains - et au nom de la littérature, figurez-vous ! -, comme Gérard Guégan, Valère Novarina, Eric Chevillard, Claude Louis-Combet, Jean-Pierre Richard. Non contents de leur forfaiture, ils s'autorisèrent l'année suivante (2003) à répliquer à leurs détracteurs dans un savoureux Petit déjeuner chez Tyrannie (E. Naulleau) suivi d'un Crétinisme alpin (P. Jourde). Feignant le mépris, le microcosme littéraire révolutionnaire et sulfureux dont les discrètes tentacules envahissent vos supermarchés, vos chaînes de télévision et vos magazines préférés parce que leur confidentialité le vaut bien, considéra qu'il n'y avait là rien de bien neuf, rien de très moderne et surtout beaucoup de très réac, et rappela doctement que l'art de la critique est facile et la litanie qui traditionnellement s'ensuit, arguant par exemple que de tels ouvrages ne sauraient être que le résultat d'une grosse jalousie envers de courageux dissidents. Mais ces auteurs écrivent, les traîtres, point d'exclamation signifiant qu'ils sont éminemment pénibles, ceux qui non contents d'en épingle certains s'autorisent à en aimer d'autres et, comble du vice, à écrire eux-mêmes romans et essais !

## **Les auteurs**

Pierre Jourde est écrivain et professeur de littérature. Eric Naulleau est éditeur, traducteur de littérature bulgare et critique littéraire. Vous trouverez en note de bas de page leur bibliographie.

## **Argument de vente**

Puisqu'elle est d'un format légèrement supérieur à celui d'un livre de poche, vous pourrez facilement revêtir de n'importe quel papier cadeau au dernier moment, lorsque vous décidez subitement que finalement vous irez à la grand-messe de Noël, parce que malgré l'agacement que vous avez toujours éprouvé devant les



# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

grand-messes vous aimez tant les vôtres que vous ne sauriez les priver d'une telle occasion de vous supporter toute une soirée, et d'un coût que même moi je peux m'autoriser à juger modeste car il n'est pas plus cher qu'un kilo de lieu noir, poiscaille des pauvres dont une sauce bien troussée relève l'absence de saveur en un rien de temps, l'édition mise à jour et augmentée de ce désormais classique et surtout indispensable guide du lecteur dans la jungle éditoriale. Joli cadeau que cette talentueuse récidive. Quant à moi, je vais me faire offrir Littérature monstre, paru en novembre.

## *Agoravox*

Ag Seuls de fervents adeptes de la littérature, comme Jourde et Naulleau, peuvent récidiver dans la foulée de La Littérature sans estomac. On se souviendra de cette descente en flamme des Sollers, Angot, Laurens, Darrieussecq ou Bernheim; elle a connu un succès mérité: Il n'y a pas que l'Académie qui ait ri: un vent de folie est venu soudain aérer un milieu en train d'étouffer sous une médiocrité bénie.

Le Jourde et Naulleau que voici enfonce le clou. Par le pastiche et la citation, la glose délirante et des exercices pataphysiques, les mêmes auteurs sont décriée, auxquels s'ajoutent Chapsal, Dustan, Labro, Jardin, Bernard-Henri Lévy ou Villepin. Ils font l'objet d'un règlement caustique, argumenté et parodique. L'humour des deux acolytes frappe inégalement, dira-t-on, Mais souvent fort. Que d'aisance au jeu; d'insolence et d'audace; que seule une longue fréquentation de la littérature justifie !

Faut-il tellement les déguster, ces lettres françaises, pour recracher ainsi son amertume ! Jourde et Naulleau, récidivistes du canular critique, sont des goûteurs impétueux et obstinés, dont la verve décape comme celle du fou du roi. C'est incontestable : de leur cerveau volcanique et pansu, leur ruminant des nourritures communes trie le bon grain de l'ivraie et recrache le méchant.

## *Don Quichotte en campagne*

La mauvaise littérature vaut bien une guerre, yes sir. C'est pourquoi lis tailladent à coups de sabre parmi le petit gibier. Reprenons lentement. Nos gentilshommes Se penchent sur un tas de fumier et hument à plein poumons la fragile graminée qui grimpe vers le soleil. Hop, le liseron est cueilli, délicatement, et déposé sur une broderie colorée: De loin, en apparence, ce Jourde et- Naulleau, à l'instar du Lagarde et Michard - bréviaire de leur génération de potaches - est une anthologie commentée. De près, un sottisier. Un herbier de plantes folles. Un relevé de bourdes augmentées.

Voyez Jourde sur Dustan : « Le papoteur entasse sans ordre (selibérer de tout ordre et une démarche difficile mais fondamentale), comme ça lui vient, ses idées sur la vie, la mort, sa garde robe, sa constipation, la société, la liste des commissions, Dieu, maman, l'histoire universelle, les raviolis du midi et les fellations du soir. L'originalité et la pertinence de ces réflexions n'ont aucune espèce d'importance. Il est même recommandé, pour la réussite du papotage, de se montrer, autant que possible, flou, incompetent, inculte, approximatif et décousu ».

Ou Naulleau sur Sollers : « Dans la mesure où son livre L'Etoile des amants se compose aux deux tiers de citations empruntées d'autres auteurs, on envisage un temps de donner celles-ci dans leur traduction en espéranto afin que l'ensemble du livre baigne dans la même opacité.» Et de s'exécuter.

Pour rire à gorge déployée, mieux vaut appartenir à une solide confrérie de gens de lettres. De tels apprentis sorciers ont passé plus que leur jeunesse à dévorer des livres. Qui ne s'est pas à son tour sali les mains dans l'encre ne pourra jamais peser le poids d'une page, d'une phrase, d'un mot, d'une virgule ou d'un blanc. La quantité marchande ne va pas de pair avec la qualité : l'exercice critique de la comparaison et la confrontation d'imposent comme un art.

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

C'est une chose de dire : quelque chose de pourri dans le royaume du Danemark a gagné le cœur du Livre. C'en est un autre de dénoncer le pâtissier enfariné qui a sorti une galette plate, au lieu d'un soufflé. Gnafron ne fait pas la différence. Mais que pensent l'expert, le confrère, l'esthète, et même le simple amateur, trompé sur la qualité ?

## *La distribution de citrons*

D'où vient donc la hargne zélée de Jourde et Naulleau à critiquer ? D'abord, qui s'est commis au risque d'écrire et de publier ne verra pas ces affaires en mondain. Tout acte d'écriture, même critique, comporte sa part de risque que seuls les bien nantis peuvent regarder de haut. Jourde et Naulleau attaquent le mur d'escalade encordés. Cela n'en supprime pas les risques. Il dénoncent le bruit des mots creux. Le verbiage. Les coques vides. Ils activent les portes tournantes qui s'emballent soudain. Rien ne va plus, entrez Mesdames, Messieurs faites vos jeux.

Si la littérature se répète dans les mauvais romans, l'humour de Jourde et Naulleau appelle toutefois le dévoilement des normes de leur classicisme revu et corrigé. La critique est une pente savonneuse. S'il faut quelque tempête pour engloutir les Trissotin, La dénonciation du moche, du décousu, du charabia et autres galimatias - les délicieux « gloubi-boulga » et même « auto gloubi-boulga » décrits par ces joyeux lurons - fait vivre un « patouillage » détestable que la loi des nombres impose avec monotonie. Où est passée l'urgence ?

Jourde et Naulleau ont pourtant compris: S'il ont choisi de se rendre visibles, ils sont aussi dissimulés. Mots et Cie, l'éditeur, est sis dans une librairie: vous êtes invités, au début du livre, à lui-écrire. Le directeur littéraire, Jean-Loup Chiflet (né en 1942), est l'auteur d'un traité de mésentente cordiale et des schtroumpferies de la langue française. Sans prétention et hilare, il ne craint pas les flèches empoisonnées de Josyane Savigneau, la directrice du Monde des livres aux lèvres sèches et pincées; il ne sera jamais de l'écurie dé Sollers, dont ce Jourde et Naulleau pourfend l'inanité.

Cet exercice critique est sain. L'esprit y est aussi vert que la jument de Marcel Aymé. L'humour intelligent attirera comme un aimant tous les rieurs qui, sachant fort bien de quoi il retourne, allument des feux de bois avec les coudriers dont ils se servent, à l'occasion, pour cingler les fats, les sottés et les sots.

*Guylaine Massoudre, La guerre au néo-académisme*

Les *Tontons flingueurs* de la littérature font paraître en cette fin de semaine (vendredi 17 octobre exactement) une nouvelle édition revue et augmentée de leur «petit livre noir du roman contemporain» paru en 2004. Dans leur ligne de mire : «Virtuoses du tout-à-l'égo (Bernard-Henry Lévy, Christine Angot, Philippe Labro), pompeux voleurs de feu (Dominique de Villepin), athlètes du cliché (Marc Lévy), femmes épouses et mères avant tout (Madeleine Chapsal, Camille Laurens, Marie Darrieussecq), inspirés de la touffe (Florian Zeller), marchands de fraîcheur (Alexandre Jardin, Anna Gavalda), Génies des Carpathes (Philippe Sollers) escortés de leurs comploteurs vénitiens (Yannick Haenel, François Meyronnis, Frédéric Badré), stakhanovistes de l'esprit français bien de chez nous (Patrick Besson), microminimalistes (Emmanuelle Bernheim)».

Marqués par le fameux «Lagarde et Michard», les deux compères ont mis au point un antimanuel de littérature qui, sans aucun rapport avec celui lancé récemment par François Bégaudeau, parodie le genre de la notice biographique et tourne en dérision les exercices de nouvelle rhétorique pratiqués dans le secondaire comme le style de dix-sept (fausses) valeurs littéraires et intellectuelles dominant l'actuel champ éditorial et médiatique. Parmi ces cibles, il convient de distinguer : les «stars» de l'espace commercial (Marc Lévy, Madeleine Chapsal, Philippe Labro, Alexandre Jardin) ; la «star» politico-poétique ou poético-politique (Dominique de Villepin, ex-star désormais) ; les valeurs grimpanes et les valeurs sûres du demi-monde littéraire (Anna Gavalda, Florian Zeller, Marie Darrieussecq, Camille Laurens, Patrick Besson, Emmanuelle Bernheim) ;

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

les faux subversifs et les faux révoltés (Christine Angot, Philippe Sollers, Bernard-Henry Lévy ; Yannick Haenel, François Meyronnis et Frédéric Badré, pour la revue Ligne de risque).

La première notice biographique donne le ton. La logique de l'absurde s'y appuie sur le grossissement et l'anticipation pour stigmatiser la substitution de la logique comptable à la critique littéraire proprement dite : «En 2038, il a vendu au total 895 millions d'ouvrages, traduits en 275 langues, dont 3 langues non terrestres. Cela fait de Marc Lévy le plus grand écrivain de la littérature française, des origines à nos jours». Et de convoquer l'argument imparable (sic !) du monde marchand : «Il n'est pas imaginable que tant de millions de gens puissent avoir un goût déplorable» (p. 9). Parmi les autres procédés critiques, notons la présentation incongrue (l'écrivain Florian Zeller se distingue surtout par son apparence de beau garçon chevelu !), l'humour par caractérisation réductrice :

«Qu'est-ce que l'homme ? Zeller donne la réponse. L'homme est un coureur de jupons. Et la femme ? Une amoureuse qui rêve de week-ends à Deauville».

«Yannick Haenel, François Meyronnis et Frédéric Badré ont fondé ensemble la revue Ligne de risque. Ensemble, ils ont rencontré Philippe Sollers. Ils l'ont trouvé très beau. Ils l'ont aimé. Ils l'ont aimé si fort que Philippe Sollers les a tous les trois publiés dans sa revue L'Infini. Ils ont réalisé un portrait amoureux de Philippe Sollers et des entretiens avec lui (Poker). N'écouter que son courage, Philippe Sollers a aussitôt publié ce beau livre à sa gloire, ce livre rebelle et « socialement incorrect », comme dit Josyane Savigneau, dans la collection « L'Infini » dirigée par Philippe Sollers».

Pour ce qui est de ce dernier exemple, le style enfantin dégonfle les prétentions intellectuelles d'un trio qui, en ces temps de restauration littéraire, a choisi la posture de l'anticonformisme et de la révolte comme moyen stratégique de se faire une position, alors même que, selon Pierre Jourde, le seul véritable talent dont ces trois prétendants ont fait preuve est celui du placement

aussi ingénieux que cynique. Par ailleurs, c'est avec humour qu'Éric Naulleau met l'accent sur les répétitions simplistes et la coloration raciste ou spiritualiste de certains textes d'une autre «révoltée», Christine Angot.

L'éloge ironique est le trait commun aux notices et aux notes en bas de page : «Le génie de Gavalda consiste à mettre en scène le Français moyen dans tous ses avatars [...]» ; dans un passage de Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part, Pierre Jourde loue l'usage de procédés réalistes éculés (l'ouverture in medias res, la banalité du quotidien, l'appel à l'expérience du lecteur)... Car les auteurs ont l'audace de commenter des extraits invraisemblablement authentiques. Ce qui est le meilleur moyen de dévoiler la vulgarité, les poncifs et clichés : « «Couleur ensoleillée» : bon exemple de l'invention langagière chez Zeller. On notera le caractère hardi de la métaphore, riche en connotations sensuelles »... Mais aussi de dénoncer au passage cette manie de journaliste zélé consistant à cautionner tel ou tel écrivain à succès en lui trouvant d'illustres prédécesseurs : «Chateaubriand, qui ne connaissait pas Florian Zeller, appelait cela vague des passions, Stendhal vague à l'âme, Musset désenchantement. Ils ont écrit là-dessus quelques considérations qui préfigurent, de manière embryonnaire, les grands textes zelleriens»... On trouvera encore ce genre de remarque fantaisiste : « Anna Gavalda a reçu en 2009 le Grand Prix International du Tirage à la Ligne [...]. Le jury l'a notamment félicitée pour son «extraordinaire capacité à mettre en valeur des termes insignifiants» ».

Tout aussi réjouissants, les exercices pseudo-rhétoriques proposent des sondages et des repérages régressifs, la traque des clichés... s'amuse à prendre au mot un auteur comme BHL : puisqu'il a l'imprudence (l'impudence ?) de déclamer n'avoir jamais pu commencer ses livres autrement que par la ponctuation, le corrigé du commentaire avance une drôle de suite à décoder («,???????,,,,,;@BHL@;»...).

Bien entendu, ce livre sera inefficace. Que ce soit dans la sphère littéraire ou journalistique (cf. Burnier & Rambaud, Le Journalisme sans peine,

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

Plon, 1997), aucun ouvrage humoristique ne saurait vaincre la doxa / la Bêtise : la machine-à-vendre continuera inexorablement à débiter son prêt-à-penser et ses formes littéraires préfabriquées... Mais, en ces temps du Tout-pour-le-Marché et de molle pensée, qui ne perçoit la dimension salutaire et jouissive de l'entreprise ?

Bien entendu, Jourde & Naulleau continueront d'être taxés de «réactionnaires», insulte suprême du milieu... Mais qui oserait sérieusement nier la téméraire audace de l'éditeur-essayiste Naulleau et de l'écrivain-universitaire Jourde ? leur talent d'ironiste ? leur investissement au service d'une conception exigeante de la littérature ? (Car enfin Pierre Jourde n'est pas Richard Millet : il ne répand pas indéfiniment son fiel sur le stupide XXle siècle pour mieux se poser en «dernier écrivain»...). Au reste, l'annulation cette semaine - due à l'absence de contradicteur ! - du débat programmé pour l'émission Café littéraire de Daniel Picouly en dit assez long sur le milieu...

*Fabrice Thumerel, Libr.critique*

***Onze auteurs contemporains ont les faveurs du précis de littérature du XXle siècle. Une oeuvre irrévérencieuse qui s'attaque, avec humour, aux Trissotin des lettres.***

Jourde et Naulleau s'empresent de rire de tout, pressés qu'ils furent de lire des choses bêtes à pleurer.

C'est l'écrivain et éditeur Frédéric Beigbeder qui va être déçu : son sens de l'humour l'a sauvé ou l'a condamné. Lui qui apprécie par-dessus tout qu'on parle de lui, en bien ou en mal, ne figure pas dans le Précis de littérature du XXle siècle, le Jourde&Naulleau\*, pastiche flamboyant et décapant du Lagarde et Michard, qui s'attaque aux Trissotin de la littérature contemporaine, aux breloques littéraires, aux contrefaçons de l'édition : de Madeleine Chapsal à Christine Angot, de Guillaume Dustan à Philippe Sollers, de Camille Laurens à Alexandre Jardin, 11 auteurs

ont les honneurs de cette anthologie qui pourrait en annoncer d'autres tant la madère est riche et variée.

## ***Entreprise de démolition***

Le choix des auteurs est évidemment subjectif, nous ne partageons pas toutes leurs aversions loin de là, mais le résultat reste subversif. L'écrivain et universitaire Pierre Jourde et l'éditeur Eric Naulleau n'en sont pas à leur coup d'essai. La Littérature sans estomac et Petit déjeuner chez Tyrannie avaient déjà remis au goût du jour une valeur quelque peu surannée par des temps qui ne goûtent plus guère les plats épicés : l'irrévérence. Avant que la postérité ne se charge de faire disparaître ces auteurs et les disperse façon «note en bas de page» dans une anthologie, les deux tontons flingueurs du Saint-Germain littéraire et médiatisé dynamitent leur notoriété. Jourde et Naulleau tirent avec des pistolets à dérision sur la stèle de ces auteurs que le temps déboulonnera (peut-être...) : «La question qu'on ne cessait de nous poser, remarque Eric Naulleau : qu'est-ce qui va rester des auteurs que vous brocardez ? La réponse la plus honnête et la plus cohérente est qu'il ne va rien rester. Mais, comme il n'est pas très intéressant de développer ce point de vue, on a opté pour l'angle inverse : on a imaginé qu'au début du XXe siècle la littérature a cessé d'exister et on raconte l'âge d'or de la littérature avec nos cibles favorites.» Dans ce pastiche du Lagarde et Michard, Jourde et Naulleau entartent des bustes en stuc de la littérature parisienne. Les deux pamphlétaires s'empresent donc de rire de tout, pressés qu'ils furent de lire des choses bêtes à pleurer. La satire cache à peine leur indignation autant devant la suffisance des auteurs que devant l'admiration grégaire et complaisante de la critique parisienne.

L'exercice n'est pas nouveau : Bernard Frank, Renaud Matignon ou Angelo Rinaldi n'ont jamais hésité à tremper sept fois leur plume dans l'acide pour mieux dénoncer des mascarades littéraires. Mais l'exercice tourne ici au manuel de savoir-rire en littérature et renvoie les prétendus auteurs au terminus des prétentieux. Car les 11 premières victimes ont pour Jourde et Naulleau, une qualité commune : qu'ils envahissent les plateaux de

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

télé ou les tréteaux des libraires, leur manque de talent est proportionnel à leur manque d'humour. Et c'est donc par l'humour qu'ils doivent être châtiés. D'ailleurs, le Jourde & Naulleau n'était pas encore sorti que déjà les victimes les plus notables réagissaient dans les colonnes des journaux. La preuve pour Eric Naulleau que «la moindre volonté de dissidence est étouffée dans l'oeuf. Ces gens ont une mentalité totalitaire, que ce soit en politique, en économie ou dans le jeu social. La mentalité totalitaire s'applique partout».

Comme toute entreprise de démolition, chacun des auteurs joue de ses spécialités : Naulleau multiplie les hagiographies gratinées, les dithyrambes succulents d'ironie, tandis que Jourde éclaire au lance-flammes des extraits de textes par des commentaires littéraires truculents. Pour rester fidèle à l'esprit de classification littéraire de Lagarde et Michard, Jourde et Naulleau ont tout d'abord donné un nom à un mouvement contemporain qui, à défaut d'intérêt et de postérité, aura au moins une définition : «le papotage», concept très large qui est à la conversation ce que le laxatif est à la défécation : il favorise le transit verbal. «Le papoteur, détermine Pierre Jourde, entasse sans ordre (se libérer de tout ordre est une démarche difficile mais fondamentale), comme ça lui vient, ses idées sur la vie, la mort, sa garde-robe, sa constipation, la société, la liste des commissions, Dieu, maman, l'histoire universelle, les raviolis de midi et la fellation du soir.[...]L'important, pour l'artiste papoteur, est de hausser ses petites affaires au rang de phénomènes planétaires.» Christine Angot (égérie du papotage), Guillaume Dûstan, Camille Laurens, entre autres, seraient les ténors de cette nouvelle vague littéraire qui papote, clapote, colporte, avant de disparaître dans le sable.

Les pamphlétaires ont écrit un pastiche d'anthologie. Leurs victimes sont satisfaites d'écrire une parodie de littérature.

Pour démontrer la vacuité littéraire des incriminés, la technique est simple et d'une redoutable efficacité : lorsqu'un écrivain enfonce une porte

ouverte, lourde la claque au nez de l'auteur. Et c'est douloureux. Ainsi Alexandre Jardin pontifie : «J'ignorais encore jusqu'où peut mener le tam-tam sourd du désir», Jourde commente dans une note en bas de page : «Noter avec quel art consommé l'auteur fait naître une attente haletante chez son lecteur: le chapitre se referme sur cet avertissement inquiétant.» Madeleine Chapsal, elle, s'enflamme : «Nous pénétrons mal, si peu, si mal, ces mystères.» Jourde précise : «La formule est pertinente, car il est rare de pénétrer ces mystères peu et bien, ou beaucoup et mal, mais la possibilité reste ouverte.»

## *Ironie cinglante*

Mais le plus goûteux reste les exercices littéraires, ou sujets de devoir, proposés aux lecteurs en fin de chapitre pour vérifier le degré de suffisance des auteurs. Des exercices d'application qui entraînent le lecteur dans la farandole : «Pascal Quignard a écrit: «On ne peut pas être à la fois gardien de prison et un homme évadé.» Exemples à l'appui, vous montrerez comment Philippe Sollers, dans sa vie et son oeuvre, est parvenu à surmonter cette contradiction.»

Le pire peut-être n'est pas forcément l'humour vachard du duo, leur ironie cinglante, leur art consommé de la formule. Non, le pire sans doute, le plus terrible, c'est que le lecteur se prend souvent à sourire à la simple lecture des extraits cités ! Jourde et Naulleau se sont contentés d'écrire un pastiche d'anthologie quand leurs victimes se sont souvent satisfaites d'avoir écrit une parodie de littérature

*Olivier maison, Un « Lagarde et Michard » version lance-flammes - Mariane*

Qu'ont en commun les héros *du Jourde et Naulleau* ? Connus comme écrivains, ils le sont plus grâce aux médias que grâce à leurs livres. Et si l'on en croit les deux auteurs, chacun ou presque a fait l'objet, entre 2004 et 2027, d'une étude de Frédéric Badré, publiée chez Gallimard, collection « L'infini ». Dans l'ordre : Darrieusseq

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

l'inacceptable (2004), Dustan le dérangeant (2004), Chapsal la rebelle (2005), Emmanuelle Bernheim l'inadmissible (2006), Alexandre Jardin le scandaleux (2007), Villepin l'insurgé (2007), Camille Laurens l'indomptable (2008), Philippe, je t'aiiiiiime (Philippe ne pouvant être que Sollers, 2027). Seuls Christine Angot, Bernard-Henri Lévy et Philippe Labro ont échappé à la plume de ce critique assurément éminent (Exercice à proposer au lecteur : Pourquoi?) En tout cas, aucun des onze n'échappe à celle (la plume) des deux compères censés sévir en 2104 (donc avec le recul nécessaire). Déjà, le voisinage est en soi saugrenu, plaisant, voire porteur d'une certaine humiliation pour ceux que d'aucuns pourraient considérer comme des grands : Philippe Sollers se demande sans doute ce qu'il fait en compagnie d'Alexandre Jardin, Bernard-Henri Lévy de Camille Laurens, Dominique de Villepin de Christine Angot... Qu'ils se contentent de savoir qu'ils figurent dans un Lagarde et Michard du XXI<sup>e</sup> siècle, parodique et satirique à souhait, dans un recueil de morceaux choisis agrémentés de notes à foison, précédés de considérations bio-bibliographiques précises et suivis d'exercices marqués par le souci pédagogique.

En guise de critique de la critique, et dans le même esprit, proposons ici un devoir et son corrigé. Sujet : suivant une démarche dialectique, vous bâtirez un plan de dissertation permettant de répondre à la question : que pensez-vous du Jourde et Naulleau ?

**Pour (thèse) :** l'humour de notes détournant insolemment les clichés (« Comme on le sait, tous les grands créateurs furent des adeptes des drogues : qu'on songe à Baudelaire avec le haschich, Michaux avec la mescaline, Mauriac avec l'hostie ou Sollers avec l'encens » n'est qu'un exemple parmi beaucoup) ; des sujets de devoirs mettant le doigt sur les questions essentielles (« Que comprenez-vous ? », pour une page de Paradis), mais n'ignorant pas une certaine modernité (jeux sur les contraintes lexicales, « logorallyes » etc.) ; l'ironie contre l'intelligentsia médiatique, une ironie qui frappe sans hésitation là où les traces risquent d'être indélébiles (le « long hurlement de rire » que représente l'œuvre de Bernard-Henri Lévy, comme celles d'André

Glucksmann et des « Nouveaux philosophes » en général, les extraits exclusivement culinaires des livres d'Emmanuelle Bernheim, Guillaume Dustan marqué par Francis Lalanne et l'Almanach Vermot – cette dernière référence étant évidemment beaucoup plus sérieuse que la première – etc. etc.) ; l'obscur boursoufflement d'un style pseudo-poétique dégonflée par une simple note ou un brave petit sujet de devoir – exemple : « Dans quelle mesure estimez-vous que l'ouvrage de Dominique de Villepin se conforme au précepte de Valéry : «Entre deux mots, il faut choisir le moindre» ? » ; des démonstrations implacables – celle qui, notamment, invalide arithmétiquement le titre de Philippe Labro Tomber sept fois, se relever huit...

**Contre (antithèse) :** l'injustice (involontaire ?) et la mauvaise foi (volontaire !) liées au système des morceaux choisis (même si ce système est dans l'ordre des choses et dans l'esprit du livre), lui-même lié à la subjectivité des critiques ; la banalité de certaines plaisanteries parodiques, que tous ceux qui ont un peu fréquenté le Lagarde et Michard ont maintes fois faites (« Appréciez la hardiesse... Remarquez l'habileté... Considérez l'humour... ») – mais, tout bien pesé, l'ironie à l'encontre de MM. Lagarde et Michard est plus gentille que celle qui vise MM. et Mmes les auteurs contemporains ; la facilité de certains jeux verbaux comme «Olida on ice» à propos de Marie Darrieusseq, «membre de l'ALFCF, l'Académie Littéraire de la Fédération des Charcutiers de France», comme les références au «groupe littéraire Durassic Park» ou à la «chapsalisation»... (On rit, bien sûr, mais on se sent un peu coupable) ; la soumission à certains effets de mode, comme par un retour de balancier (ou de boomerang) : provocation (d'esprit très médiatique), concessions aux langages d'aujourd'hui (verlan, signes ou initiales fantaisistes, effet « kloug »...); et une interrogation : pourquoi eux et pas les autres (pas de noms, qui sont peut-être en réserve éditoriale) ?

**Synthèse.** Tout compte fait, on rit de bon cœur, la plupart du temps sans vergogne et parfois sans retenue. L'avertissement initial le dit : « Voilà un livre qui ne laissera personne indifférent... parce que c'est un livre d'humour et que, par

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

les temps qui courent, ce n'est pas un luxe ». Alors, même si l'on n'est pas toujours d'accord, rions, et disons-nous que ce rire n'est pas bête. Car le pamphlet s'assortit de belles et sérieuses références littéraires (Boileau, Aragon, Mauriac...), d'intelligentes références critiques (P. Valéry, E. Chevillard, D. Tsepeneag, H. Laroche, P. Dac, P. Desproges...) et de vraies tentatives de définitions mi-sérieuses : notons celle de l'autofiction par Serge Doubrovski, qui se mue avec Camille Laurens et d'autres en « auto-gloubi-boulga » ; notons aussi que certains devoirs, sur le mode plaisant, établissent une fois pour toutes et par l'exemple les critères qui distinguent la vraie littérature de la fausse (devoir n° 5 sur D. de Villepin). Rions donc, mais méditons aussi sur la vie littéraire, et «apprécions l'esprit» créateur ; car dans le champ satirique poussent de vraies fleurs de rhétorique, de la rhétorique qui donne épaisseur à la prose : à lire certains « corrigés » (devoir n° 2 sur Madeleine Chapsal), de même que la plupart des pages de présentation des auteurs, on se dit que le professeur Jourde et l'éditeur Naulleau se laissent volontiers prendre au jeu de l'écriture littéraire.

*Jean-Pierre Longre, sitartmag*

## Florilège

*David Patsouris, Sud-Ouest Dimanche*

Mais où veulent-ils en venir à écrire toutes ces pages sur des auteurs qu'ils méprisent ? tous deux écrivent depuis longtemps dans des revues volontiers en marge, au Matricule des Anges, par exemple. « Ce sont plutôt des exercices d'admiration ». C'est ainsi que se sont rencontrés Jourde et Naulleau, au sein de la revue L'Atelier du roman. [...] Jourde et Naulleau n'oublient pas le démontage précis des mécaniques littéraires pastichées, avec un chapitre par auteur, des extraits des œuvres et des exercices [...]

*Thierry Gandillot, L'Express*

Pierre Jourde et Eric Naulleau, qui s'étaient déjà illustrés avec leur Petit Déjeuner chez Tyrannie,

ont imaginé, dans un pamphlet hilarant, ce que les manuels du futur diront de nos écrivains actuels.

*Daniel Garcia, Livres Hebdo*

L'humour est un art difficile. Pierre Jourde et Eric Naulleau en apportent une nouvelle fois la preuve : leur dernier livre se veut amusant –sans doute même hilarant, dans l'esprit des auteurs –, il est surtout très lourd. La décence aurait donc voulu qu'on le passe complètement sous silence. Mais le tandem iconoclaste, avec la complicité des médias, a réussi au moins une chose : lorsque le silence entoure un de leurs livres, il est assourdissant ! [...] Quoi de neuf depuis La Littérature sans estomac ? Rien. Mais le pire, c'est quand même l'absence totale de drôlerie, d'autant plus triste pour un travail qui se veut avant tout une pochade. Qu'on en juge par la notule consacrée à Marie Darrieussecq [...] : « on retrouve [...] les grands sujets qui ont fait le succès de Truismes, récurrents dans toute l'œuvre de Darrieussecq : l'amour, le vomir, le caca, le zizi, les produits laitiers [...] fort heureusement, on ne pète guère dans son œuvre. Voilà. Tout est de la même farine.

*Delphine Peras, France Soir*

Que vous ayez aimé ou détesté le Lagarde et Michard de votre jeunesse, vous allez adorer le Jourde et Naulleau qui sort aujourd'hui en librairie. Soit un pastiche féroce et désopilant qui reprend le formalisme de son illustre modèle pour mieux le détourner (notices bibliographiques inventées de toutes pièces, annotation aussi savantes qu'ironiques, commentaires trop hagiographiques pour ne pas être comiques, et, cerise sur le gâteau, des « sujets de devoirs » hilarants), mais surtout pour mieux voler avec vigueur dans les plumes étiques et toc de onze vedettes des lettres françaises qui occupent régulièrement le devant de la scène médiatique [...]. Concocté par Pierre Jourde, écrivain et universitaire, et l'éditeur Eric Naulleau, ce très salutaire Précis de littérature du XXI<sup>e</sup> siècle a surtout le grand mérite de revenir aux textes de ces personnalités : des extraits qui dénoncent à eux seuls la bêtise, la suffisance, la vacuité de leurs auteurs. Grâce soient donc rendues à nos

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

tontons flingueurs de plumitifs aux écrits vains, pour dénoncer ces impostures avec autant de références que d'irrévérence.

*Stéphane Hoffmann, Madame Figaro.*

Un peu d'air frais. Pastichant Lagarde et Michard, Jourde et Naulleau étrillent les gloi-gloires littéraires du jour [...]. Ils font de la vraie critique, soulignent faiblesses de style, platitudes de pensée, redondances et contentement de soi. C'est drôle comme tout. [...] Il faut beaucoup aimer les livres pour chatouiller ainsi les notables des lettres.

*Mes imaginaires*

Amis lecteurs, amis bibliothécaires qui aimez Madeleine Chapsal et Philippe Labro, passez votre chemin car ce livre n'est pas pour vous ! A tous les autres que le nombrilisme angotien et l'égoïsme sollersien insupportent, plongez dans ce pastiche du Lagarde et Michard et ne mégotez pas votre plaisir : ce livre est un vrai bonheur, de ceux qui vous font rire tout seul dans le bus ou le métro

*Vianney Aubert, Le Figaro littéraire (2004)*

Avec une rigueur professorale, Jourde et Naulleau passent les auteurs, et leurs œuvres, au crible de la grille de lecture imaginée par Lagarde et Michard pour des générations d'écoliers. Rien ne manque à ce cocasse et narquois bréviaire des lettres modernes, ni les biographies imaginaires, ni les devoirs absurdes, ni les présentations ironiques. Mais le pastiche respecte les œuvres : tous les extraits cités dans le Jourde et Naulleau sont vrais. Non par déférence ou par paresse. Tout simplement parce que le burlesque de Dustan, Angot et autres est inimitable.

*Nathalie Crom, La Croix*

Vacuité, vanité et vice versa : nous y voilà, en revanche, de plain-pied, à la lecture du Jourde et Naulleau [...] Lesdits Jourde et Naulleau s'y livrent à quelques pastiches d'écrivains contemporains qu'ils détestent. C'est médiocre, volontiers grossier, jamais drôle.

*Pascal Paillardet, La Vie*

Irrévérérencieux, parfois perfide, ce Précis de littérature du XXI<sup>e</sup> siècle est un bonheur de discernement cinglant et d'insolente drôlerie.

*Jacques Drillon, Le Nouvel Observateur.*

Le Jourde et Naulleau est nul. [...] Quand l'invective se transforme en fonds de commerce, on se pince le nez. Déjà, la seule idée des « questions sur le texte », des « sujets de devoir » avec corrigés, notes et bibliographie bidon, sentait sa bêtise de très loin. Mais la caricature est mal faite, et son humour massif donne envie de pleurer : la confusion constante entre citation et parodie est insupportable d'étourderie ; la forme est identique, inadaptée et répétitive ; la pensée est molle, le ton volontairement vulgaire, à la limite du pipi-caca. En sorte qu'on se demande si La Littérature sans estomac était aussi bien que ça.

*Bruno de Cessole, Valeurs actuelles*

On en saurait trop prôner le remarquable travail de Jourde et Naulleau, particulièrement pour la finesse de leurs analyses. Qui, mieux que l'insurpassable duo, a su louer Madeleine Chapsal pour le procédé de la « chapsalisation » amoureuse, pendant de la cristallisation sthendhalienne ; ou exalté en Bernard-Henri Lévy le plus puissant auteur comique du siècle ; [...] De cet indispensable guide du génie littéraire français actuel, l'on voudrait tout citer, mais nous devons, hélas, renvoyer le lecteur à cette somme, dont Luc Ferry devrait impérativement conseiller l'achat à notre cher corps enseignant.



# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

*Virginie François, Rolling Stone*

Sur la forme, on retrouve tout ce qui fait le charme du Lagarde et Michard –ses notices biographiques, ses commentaires de texte et bien sûr ses exercices-, l'humour résidant dans le décalage entre cette présentation très universitaire et la plume souvent acide du tandem. Derrière la pochade, se cachent d'ailleurs des analyses très fines et très savantes des textes.

*Stéphane Bou, Charlie Hebdo*

Jourde et Naulleau sont de retour et poursuivent le travail qui consiste à remettre à leur place quelques icônes gonflées aux hormones promotionnelles. Ils ont fait paraître le troisième opus de leur exégèse des lieux communs littéraires et des grimaces stylistiques de l'époque : *Le Jourde et Naulleau, précis de littérature du XXI<sup>e</sup> siècle*. Rendre compte des fausses valeurs, faire éclater le ridicule, rendre la médiocrité et l'imposture incontestables exigent précision et rigueur dans l'examen critique. Onze écrivains [...] sont décortiqués et commentés, avec un souci pédagogique que leurs illustres prédécesseurs, Lagarde et Michard, n'auraient pas renié. En marge des portraits et études de cas, le manuel regorge d'analyses stylistiques, de notes explicatives et de sujets de devoirs. Exemple pris au hasard : « De même que Rimbaud a su bouleverser l'alexandrin, après Jardin, la métaphore génitive ne sera plus jamais ce qu'elle était. C'est sans doute dans *Autobiographie d'un amour* (1999) que son tour de main atteint une quasi perfection. Y foisonnent des formules telles que ils s'engageaient confiants dans l'étroit couloir du bonheur en songent aux rhododendrons de leur passion. » [...] Comme tous les bons pastiches, l'ambition est très sérieuse. Un travail de déconstruction où l'ironie et l'outrance sont une méthode pour témoigner de cette opération magique par quoi des textes qui ne sont qu'un tissage de clichés plus ou moins grotesque et qui ne produit ni plaisir ni pensée se donnent pour de la littérature. Le caractère souvent hilarant de l'ensemble, où l'on ne sait parfois plus trop si c'est l'exacte citation d'un livre ou son commentaire qui est drôle, agit comme un cruel effet de vérité.

*Etienne de Montety, Le Figaro (2004)*

## *Les faux rebelles*

En quelques années, ils sont devenus les Dupondt de l'édition : « la littérature fout le camp ». « Je dirais même plus... » Quand l'un parle, l'autre renchérit. Chacun a publié son pamphlet : *La Littérature sans estomac* pour Jourde, *Petit déjeuner chez Tyrannie*, titres littéraires destinés à prouver que leurs auteurs ne parlent pas de n'importe où... A l'instar des jumeaux de Tintin, le noir est leur couleur : noire l'évolution de l'édition (*Au secours Houellebecq revient*), noire la littérature contemporaine (*Houellebecq*), noir le tee-shirt des animateurs TV qui conduisent les lettres françaises au cimetière (*Houellebecq reçu par Ardisson*) Brrr... Avec un style boxeur, Jourde et Naulleau cognent : ni Jardin, ni Chapsal ne sont de grands écrivains. C'est tapé ! mais avait-on besoin de Jourde et Naulleau pour s'en convaincre ? D'autant qu'on pourrait leur retourner leur méthode d'analyse. Leurs coups de cœur, les frères « surmoi » les réservent à des écrivains obscurs, souvent ennuyeux, bulgares de préférence. Cette marginalité littéraire et éditoriale est, ne leur en déplaise, une autre manière d'exister dans le marigot qu'ils dénoncent.

*Etienne de Montety, Le Figaro (2009)*

Un jour, Pierre Jourde a écrit un essai, *La Littérature sans estomac*, édité par Eric Naulleau, qui a bien fait rire : il disait son fait à des écrivains qu'ils n'aimaient pas. Comme ils avaient fait rire, Jourde et Naulleau ont récidivé avec *Petit Déjeuner chez Tyrannie* qui disait son fait à la critique, et fit bien rire. Puis il ont commis le Jourde et Naulleau, qui se veut le Lagarde et Michard de la littérature contemporaine. Jourde et Naulleau sont devenus une marque d'humour, comme Placid et Muzo : 100 % garantis rigolos. Jourde et Naulleau sont ces cousins blagueurs qu'on invite aux mariages pour égayer le banquet, par de bonnes histoires qui font rougir les dames : avec eux, on ne s'ennuie jamais.

Le problème des comiques, c'est que parfois ils ne sont pas drôles ou plutôt ils ont cessé d'être

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

drôles. Marc Lévy écrit mal, la belle affaire. Il suffit de ne pas le lire. Christine Angot est illisible. Et ça vous fait rire ? A quoi sert-il d'éreinter la revue Lignes de risque dont la parution n'a jamais provoqué d'émeutes en kiosque ou d'étriller la discrète Emmanuelle Bernheim qui se contente d'écrire des livres, bien loin de l'exposition que Placid et Muzo reprochent à d'autres (Jardin, Zeller). Il faudrait savoir [...].

## Autre presse

*Patrick Besson, Le point*

Voici le chroniqueur télé Eric Naulleau devenu, en quelques mois d'antenne sur France 2, la bête noire des éditeurs, la créature vomitive des hommes politiques, l'individu répulsif des philosophes, la persona non grata des écrivains, le raseur accablant des chanteurs. Il fait fuir les invités de Laurent Ruquier comme un clodo gueulard tombé d'une benne à ordures dans une présentation de lingerie fine. Dès que sa grosse bouche molle et dédaigneuse - qu'il tente en vain désormais de faire disparaître sous la barbe de Frédéric Beigbeder - s'ouvre, un frisson de dégoût parcourt le plateau, le public et les téléspectateurs. Du moins tous ceux qui me parlent d'« On n'est pas couché ». Eric Naulleau est en train de devenir l'Erich von Stroheim de la télévision française : le gnome que vous aimerez haïr. D'abord enivré par le nouveau statut de procureur général de la création artistique française que lui a offert la productrice Catherine Barma, il commence à comprendre que, si l'art est facile, la critique est difficile. Il en a marre de passer pour le salaud qu'il sait ne pas être, car ce n'est jamais soi, le salaud, ce sont les autres. Il croyait que ce serait courageux de dire publiquement à des artistes qu'on déteste leur travail alors que c'est la lâcheté même, car les autres ne peuvent rien répondre pour leur défense. Ça revient à gifler quelqu'un de plus fort que soi quand il a les mains attachées. Du coup, Naulleau a l'air d'un couard qu'il ne croyait pas être et qu'il n'était sans doute pas avant de cachetonner à « On n'est pas couché ». Il ne sait plus comment échapper au personnage odieux, boursoufflé, fort et

stupide qu'il s'est fabriqué dans l'euphorie d'une notoriété télévisuelle inattendue. Il s'est vautré dans sa soudaine puissance médiatique comme un hippopotame dans une mare, grognant et soufflant son mépris à tort et à travers, persuadé de faire oeuvre de salubrité publique alors qu'il ne fait aucune oeuvre, rien que des saletés. Il erre désormais d'un plateau de France 2 à un autre, embarrassé quand il se tait et gêné de parler. Il a peur de décevoir en disant quelque chose de gentil et d'exaspérer en disant quelque chose de méchant. Du coup, il croise les bras sur sa forte poitrine d'intellectuel sédentaire et toise les autres invités avec l'air entendu de qui n'entend rien sauf cette petite voix intérieure qui répète inlassablement aux anges déchus qu'ils sont des merdes. J'aimerais l'aider, mais je ne sais pas comment. La seule chose qui pourrait le sauver, ce serait d'être quelqu'un d'autre. A défaut, peut-être devrait-il essayer d'écrire un beau roman, de tourner un bon film, de composer une jolie chanson. Quelle obscure timidité retient Naulleau au bord de la création, lui qui s'essuie les pieds avec tant d'aisance sur celle des autres ? De quoi as-tu peur, Eric ? Pas de passer à « On n'est pas couché » et de subir les apostrophes vexatoires, les remarques sournoises et les sous-entendus visqueux de Naulleau puisque c'est toi, Naulleau. De toute façon, tu n'as plus le choix. « Après la critique doit venir l'affirmation inouïe. » C'est une phrase d'Henri Thomas (1912-1993), grand écrivain français qui ne passait pas à la télévision, car il avait compris que c'est inutile.

*Thierry Savatier, Les mauvaises fréquentations*

[...] Ce que Pierre Jourde et Eric Naulleau dénoncent, c'est la vacuité littéraire des uns, le lancement publicitaire des livres des autres qui, selon eux, échappent à la vraie littérature. Certains genres littéraires sont joyeusement brocardés, comme l'autofiction ou la manière de faire du Moi le pivot d'un livre (dite « école nombriliste »), ou encore l'imitation ad nauseam d'auteurs connus (« Durassic Park »). Avec un humour qui manque rarement sa cible, ils dessinent d'une plume acérée quelques portraits définitifs. Ainsi, à propos de Marc Lévy, qualifié de « représentant en clichés » : « L'excellence de la forme répond

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

dans cette œuvre à l'originalité du fond. Marc Lévy maîtrise parfaitement un passé simple d'une grande distinction, et se risque parfois, mais moins souvent, à des subjonctifs imparfaits avec lesquels on ne le sent pas complètement à son aise. Il fait bien attention aussi à employer de jolis synonymes pour ne pas répéter les mots, comme on l'explique en quatrième pour faire les rédactions. »

La fiche consacrée à Christine Angot – « narcissique hystérique » – vaut son pesant de vitriol, la manière dont les auteurs commentent le titre peu mathématique Tomber sept fois, se relever huit, de Philippe Labro mérite un détour. Deux morceaux de bravoure concernant Philippe Sollers (bien que je ne partage pas l'avis des auteurs à son sujet) et Bernard-Henri Lévy. Pour ce dernier, Jourde et Naulleau ont pris le pari (loufoque, pour le moins) de le présenter comme un auteur comique ; certains textes cités inviteraient, il est vrai, à les suivre sur cette planche copieusement enduite de savon noir. En outre, sous la rubrique « Tarte attaque », ils évoquent, en les détournant, les attentats pâtisseries de Noël Godin qui amusaient tant Pierre Desproges : « Le déroulement est immuable : tiré à quatre épingles, Bernard-Henri Lévy feint tout d'abord de s'absorber dans une quelconque mondanité et de ne pas voir arriver derrière lui son complice, la fameuse pâtisserie à la main. Transformé en clown blanc qui aurait un peu forcé sur le maquillage, contrefaisant à s'y méprendre la solennité offensée du dindon enfariné, il roule ensuite des yeux et des mécaniques, fait mine de s'en prendre physiquement au plaisantin. » Il n'y a rien à ajouter.

Le Jourde et Naulleau assure donc un savoureux moment de lecture, même si l'on peut, sur un auteur ou un autre, défendre un point de vue différent de celui exprimé par nos deux malfaisants. Il y en a cependant que ce livre agace. Récemment, dans « La Grande librairie », l'émission de François Busnel diffusée sur France 5, Eric Naulleau a découvert à ses dépens qu'il n'y avait décidément pas d'heure pour goûter du bâton de Bergé. Sous l'œil amusé de Fabrice Luchini (qui donna une version d'anthologie du

dialogue de Vadius et Trissotin pour l'occasion), Pierre Bergé s'est en effet montré d'une violence inhabituelle, lançant à l'auteur : « C'est [le livre] à la fois dégueulasse et à la fois malhonnête. [...] Vous n'êtes pas capable de comprendre l'exceptionnelle qualité d'Angot. » Exercice risqué toutefois, car, au spectacle de Guignol, le gendarme sort rarement gagnant.

*Didier Sénécals, Lire*

***Fausse biographies d'écrivains et humour décapant... Un vrai régal.***

Croisez Lagarde & Michard avec le Reboux & Muller, et vous obtenez un hybride: le Jourde & Naulleau. Ces deux plaisantins ont entrepris de traiter une brochette d'auteurs contemporains à la manière du célèbre manuel de littérature. Ils résument la vie du plumeur, proposent des extraits de son œuvre, et nous noient sous un déluge de notes, de commentaires jargonants et de sujets de devoirs (avec les corrigés). On devine qu'ils se sont gondolés en écrivant ces pastiches, et le rire étant communicatif, il est souvent impossible de résister. Les romancières pour magazines féminins sont les premières victimes de leur mauvais esprit: Madeleine Chapsal et la «chapsalisation»; Marie Darrieusecq, la reine du jambon; Emmanuelle Bernheim et Camille Laurens, éminentes exploratrices du «Durassic Park». Mais le «papoteur» gai, Guillaume Dustan, et le «Chateaubriand des temps modernes», Dominique de Villepin, leur inspirent également des passages hilarants. Toute la gamme des procédés comiques est mise à contribution, depuis les considérations solennelles sur le métissage culturel et le droit à la différence, jusqu'aux intitulés de dissertation assassins: «Emmanuelle Bernheim, Marcel Proust: vous comparerez les œuvres de ces deux écrivains au point de vue du style, des thèmes et de la construction narrative.» Après avoir traduit en verlan «Conseil constitutionnel» et villepinisé la phrase «Mallarmé aimait bien faire du bateau sur la Seine», il ne nous reste plus qu'à nous procurer certains ouvrages: Viviane Forrester, Madeleine Chapsal, la passionaria majuscule, Voilà Editions, 2012; Dr Gérard Miller, Jacques Lacan,

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

Camille Laurens, Georgette Lemaire: une étude comparative, TF1 Editions, 2007.

Curieusement, le rire bon enfant se transforme en rictus lorsqu'ils abordent Sollers, BHL, Labro et Christine Angot. Ils abandonnent l'humour potache d'un Patrick Rambaud pour retomber dans l'éreintement. Cette soudaine aigreur donnerait presque envie de prendre la défense de l'agressé, ce qui est tout de même un comble! Néanmoins, ces quelques pastiches moins réussis sont très instructifs: ils nous apprennent que pour crever un ballon de baudruche, il faut approcher une épingle avec délicatesse, et non pas balancer un grand coup de pied dedans. Pour être vraiment méchant, il ne faut surtout pas être méchant

*Michel Abescat, Télérama*

La réédition du "Précis de littérature du XXIe siècle", de Pierre Jourde et Éric Naulleau, sort le 17 octobre. Ces spécialistes du jugement à l'emporte-pièce y poursuivent leur croisade sans risque contre les fausses valeurs gonflées à l'Audimat. "Brillant et décapant", claironne le prospectus de présentation. Vraiment ?

« *Les Tontons flingueurs* de la littérature sont de retour », claironne le prospectus des éditions Mango. En vert et noir sur fond blanc, bien « flashy », à vous faire risquer la rétinopathie. « Décapant », redonde le tract publicitaire. « Drôles et corrosifs », bégaie la réclame. « Brillant et décapant », reprend, imperturbable, le second paragraphe, au cas où certains auraient besoin d'une session de rattrapage.

*Les plus obtus* l'auront compris : la nouvelle édition augmentée du Jourde et Naulleau sera disponible le 17 octobre prochain. Jourde et Naulleau ? Mais si, vous savez bien, les Roux-Combaluzier de la critique-spectacle, contempteurs un brin réactionnaires de la littérature française contemporaine, spécialistes du jugement à l'emporte-pièce, de la citation hors contexte et du pastiche au canon de 75. Depuis le temps qu'ils crachent dans la soupe de la république des lettres, ces deux-là, il fallait bien qu'ils aient

leur place à la table d'honneur.

*Voici donc annoncée*, à grand renfort de trompettes, la réédition de leur Précis de littérature du XXIe siècle, façon Lagarde et Michard, dézingage systématique - au risque, souvent, de tirer sur des ambulances -, des « stars des rentrées littéraires » : Marc Lévy, Anna Gavalda ou Madeleine Chapsal. Nos compères poursuivent ainsi, inlassablement, leur vertueuse croisade contre les fausses valeurs gonflées à l'Audimat. Grand bien leur fasse, la cause est sans risque. Sauf que l'on sursaute à la lecture de l'argument avancé par leur éditeur : la récente notoriété cathodique d'Eric Naulleau. « Vu à la télé », comme disent les communicants.

*Comment résister* au plaisir de reproduire in extenso ce boniment de l'éditeur ? « Un auteur médiatique : Eric Naulleau a remplacé Michel Polac dans l'émission On n'est pas couché de Laurent Ruquier sur France 2, et est chroniqueur sur Paris Première, France Inter et TPS Star. Et bientôt sur Arte au côté de Mazarine Pingeot ! » L'argument de « l'auteur médiatique », copain de Mazarine Pingeot, pour vendre un livre censé dénoncer les écrivains people et chouchous des médias, ça c'est vraiment décapant !

*Jean-Christophe Courte, Urbanbike*

*Décomplexant et rafraîchissant...*

Je lis comme vous pas mal de choses diverses et variées... Des récits de voyage, de la littérature technique, des polars, de la science-fiction mais pas assez de littérature avec un grand «L». Ces derniers temps, avec Stanza sur mon iPhone, je télécharge des ouvrages que je n'ai fait qu'entre-apercevoir au cours de mes études, des classiques comme Sainte-Beuve ou des feuilletonistes comme Zévaco...!

Mais en écoutant certaines émissions à la radio d'une oreille distraite, je prends conscience d'être carrément largué par rapport à cette littérature qui fait le fonds de commerce des libraires et le miel des critiques... J'ai bien aimé l'ambiance du

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

hérisson, eu beaucoup plus de mal avec quelques livres que j'ai préféré ne pas évoquer ici-même. Cet été, je suis tombé sur un livre de Marc Lévy, la référence en terme de ventes avec des gens comme Guillaume Musso ou Dan Brown (il suffit de regarder les meilleures ventes sur Livreshebdo.fr pour s'en convaincre, voir en fin de billet) que j'ai eu beaucoup de mal à ne pas reposer immédiatement et parcouru en diagonal pour cause de trame romanesque harlequinnesque...

Du coup, je me suis senti très inquiet (!) car ce n'est pas la première fois que j'ai du mal avec des auteurs à succès, reconnus, encensés par la critique...! Surtout quand vous en discutez avec des aficionados, des exégètes...!

Comment, mais tu n'as pas encore lu le dernier «biiiiip»...?!  
en heu non, il écrit quoi...?  
Mais c'est merveilleux, subtil, tellement de notre époque.

Bon là, j'exagère...! Personne dans mon entourage ne m'a tenu ce discours. Certainement pas Marc (!), Lukino, Dominique (qui ne lit en ce moment que des bouquins sur les CSS), personne ne m'a fait les gros yeux mais à lire certains magazines, j'ai souvent l'impression de ne pas être dans le coup, d'avoir raté un truc important...!

J'avais bien aimé les premières nouvelles d'Agnès Gavalda (découverte dans Télérama, je crois...). Mais démarré sans réussite un livre de Sollers, abandonné au bout de quelques lignes un ouvrage signé BHL, tourné le dos à Angot, etc.

Béatrice est arrivée la semaine dernière avec ce Précis de littérature du XXI<sup>e</sup> siècle, et je me souvenais qu'elle avait adoré la littérature sans estomac de Pierre Jourde (que je n'ai pas lu). Le soir, j'ai eu du mal à me concentrer sur ma propre lecture tant elle se marrait en lisant le Jourde et Naulleau à mes côtés. Aussi, à peine l'avait-elle achevé que je l'ai posé sur la pile de livres à côté de mon lit. Et le lendemain soir, hop, j'ai commencé à le parcourir.

## Alors...?

Alors, si vous êtes très people et idolâtrez Darrieussecq, Laurrens, Chapsal, Zeller, Gavalda, Lévy (Marc ou Bernard-Henri), Jardin, Besson, Labro, oubliez et passez à un autre billet.

La grande force de ce précis est de donner à lire des passages tirés des ouvrages de chaque auteur, de démonter avec humour style et fonds de commerce. À lire ces extraits, on est même surpris que certains puissent être publiés. Chaque fiche auteur se termine par des exercices, des sujets de devoir et leurs corrigés... Entre les petites notes et ces exercices, on tombe souvent dans une franche hilarité.

Bref, après avoir lu ce précis et bien rigolé, je ne regrette plus d'avoir évité ces grandes figures de la littérature (avec un grand «L» comme...), pensant même qu'il manque quelques autres statues tout autant emblématiques. Qui sait, dans une prochaine édition...?! En tous cas, si vous avez comme moi des complexes (!) pour cause de «non lecture» de grandes figures médiatiques «in-con-tour-nables», quel gain de temps...! Et quel plaisir...! Hautement recommandé !

Du coup, j'ai repris avec plaisir mes lectures et vous renvoie à nouveau aux derniers polars chroniqués sans la moindre gêne désormais...! Si, je vais essayer de mettre moins de points de suspension dans mes billets !

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

## Réponse : Echange avec Elisabeth Flory, blog Du coq à l'âne

Erwan Desplanques s'est intéressé ce mois-ci pour le Magazine littéraire aux écrivains contemporains plébiscités par la recherche universitaire... A cette occasion, il n'a pas manqué, bien sûr, d'aller interroger Pierre Jourde. Universitaire lui aussi, Jourde s'est fait remarquer du grand public, et de la presse littéraire, à la suite de la parution de *La Littérature sans estomac*, titre antiphasique de l'essai gracquien paru en 1950. Les œuvres de Sollers, Beigbeder, Angot, Darrieussecq, Olivier Rolin (mis à l'honneur au mois d'avril par le Matricule des Anges), Camille Laurens, Jean-Philippe Toussaint, Eric Holder... sont pour lui « l'occasion de s'apercevoir que, de plus en plus, les choix éditoriaux tendent à brouiller les pistes. Des ouvrages médiocres, simples produits d'opérations publicitaires, sont présentés par leurs éditeurs, de manière explicite ou implicite, comme de la « vraie littérature » » Si Jourde reconnaît que l'enquête de Desplanques « met en avant des écrivains plus qu'honorables », notant toutefois que Quignard incarne l'exemple-type de « l'écrivain pour universitaires, il dit préférer Guégan, Novarina, Chevillard, Millet, Combet, Volodine ou encore Pierre Mérot. Et Jourde grand seigneur de rajouter : « Bien sûr, il n'y a pas de critères de jugement absolu. La littérature, c'est comme la boxe, il y a des bons dans toutes les catégories. Dans les poids plume comme dans les poids lourds (...) Au fond, un écrivain, c'est d'abord une voix, une musicalité qu'on peut attendre, reconnaître, reconstituer. » Quel dommage, pour l'ardent défenseur de la littérature que Pierre Jourde être, d'utiliser ce que Jean-Michel Boissier et Hervé Lavergne nomment, dans la revue Médias, « les lieux communs de la critique littéraire » : les métaphores musicales y fleurissent comme jonquilles au printemps. Le vocable de « voix » « annule et remplace avantageusement le « style », le « ton », la « personnalité » et toute description un peu précise d'un auteur et de son œuvre ; en ce sens, s'apparente à l'antique « cuisse » dont on affublait les vins. » Comment expliquer la surabondance du cliché dans la critique littéraire ? : « Le journalisme vise la clarté et la simplicité, tend vers le résumé et la conclusion – alors que la littérature, de nature complexe et secrète, reste réfractaire à toute tentative de se laisser réduire. » Il y a quelques semaines, Alberto Manguel ne disait pas autre chose à Martine Laval, venue l'interviewer pour *Télérama* (version papier ou audio disponible sur le site) en lui confiant sa vision de la lecture : « Lire, c'est rechercher les ambiguïtés, sans cesse se poser des questions. Et chaque fois que nous allons plus loin, nous nous éloignons d'une réponse facile »

Pierre Jourde, qui regrettait, dans *La Littérature sans estomac*, que la polémique ait « disparu à peu près complètement de la vie culturelle française », en rappelant qu'« au XXe siècle, on se battait encore pour des questions littéraires », aurait dû suivre la voie de Gilles Philippe, un de ses collègues à l'Université de Grenoble, plutôt que de se pavaner dans les médias dès qu'il s'agit de traiter de littérature contemporaine ...

Dans *Flaubert savait-il écrire*, Gilles Philippe revient sur la polémique déclenchée par l'article de Louis de Robert, paru en 1919 dans *la Rose rouge*, intitulé « Flaubert écrivit mal. » Gilles Philippe a réuni et présenté les textes de Paul Souday, Jacques Boulenger, Henry Céard, Albert Thibaudet, André Suarès... La querelle aurait pu être vaine, comme le sont la plupart des disputes littéraires... Gilles Philippe le rappelle à juste titre : « Les polémiques littéraires (comme les autres sans doute) n'ont pas pour vocation première de faire avancer la réflexion, de produire du savoir, de préciser les théories, mais tout simplement de reconfigurer la communauté des gens de lettres. »

Mais en 1920, le débat mute : « Le texte que Marcel Proust livre à *La Nouvelle Revue française* propose une réflexion d'un ordre tout autre : la relation de Flaubert à la grammaire doit être envisagée sous l'angle esthétique et non plus à la loupe de la norme. » Ainsi, c'est « ce qui peut légitimement fasciner dans la querelle sur le style de Flaubert : qu'elle renouvelât à ce point l'analyse littéraire en France. »

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

On ne peut pas en dire autant, bien entendu, de la tempête dans un verre d'eau soulevée par Jourde et ses « pamphlets successifs ». En attendant d'être un grand polémiste ou un grand universitaire, Jourde est à la critique ce que Nicolas est au jardinage. Un label grand public !

*Elisabeth Flory, Du coq à l'âne*

Voici une version bien moins édulcorée que le Lagarde et Michard de nos ancêtres les Gaulois : on y parle de cul, de sang, de sperme, de merde... Rabelais, qui s'était vu amputé de ses meilleures pages pour apparaître dans la Bible de l'étudiant modèle, s'en retournerait dans sa tombe. Quant à Laclos, roi du persiflage, et Sade, prince de la débauche, regretteraient-ils de ne pas être les fils du XXI<sup>e</sup> siècle ? Sûrement pas, répondront Naulleau et Jourde, car il n'y a aucune commune mesure entre leurs œuvres et celles d'un Dustan, d'une Angot ou d'une Chapsal. Saluons d'abord Naulleau et Jourde pour leur respect de la mixité en littérature : les femmes trouvent largement leur place dans cette anthologie, progressiste si l'on s'en tient aux précédents recueils des mêmes Lagarde et Michard sus cités, chapeautées qu'elles sont par les figures tutélaires de Marguerite Duras et de Laurence Pernoud (cette dernière s'étant toujours revendiquée grand écrivain, comme chacun le sait).

Me venait une réflexion, alors que je me délectais des premières pages de l'essai de Gilles Philippe, qui réunit les textes de Souday, Boulenger, Céard, Proust, traitant d'une querelle grammaticale au sujet de Flaubert : pourquoi Jourde, professeur à Grenoble III (Université Stendhal) n'a-t-il pas suivi les traces de son confrère Gilles Philippe, professeur dans la même université ? Peut-être, parce qu'en bon cinéophile, il préfère « Touche pas au grisby » aux « Tontons flingueurs ». Quel bon filon en effet de dénoncer la « pipeulisation » de la littérature pour en vivre ! D'accord, c'est de l'humour, comme se plaisent à le répéter les deux farceurs. Le choix de leur maison d'édition le confirme : les éditions Mots et Cie ne sont-elles pas dirigées par Jean-Loup Chiflet, connu pour sa passion des « expressions idiomatiques, des nuances, des difficultés grammaticales et des aberrations de la langue française », en plus d'être l'auteur du célèbre Sky my husband !, regard humoristique sur la traduction du français à l'anglais, et du Cafard laqué...

Quoi qu'il en soit, Naulleau et Jourde sont bien « tontons ». Le népotisme, ils connaissent. L'Esprit des Péninsules, maison d'édition d'Eric Naulleau, au catalogue au demeurant passionnant, n'a-t-elle pas édité le dernier roman de Jourde, bien connu pour ses origines des Balkans ? A moins que Jourde ne soit devenu à lui seul le symbole de cette génération d'écrivains des pays de l'Est censurés par le pouvoir. Pour mieux comprendre, référons-nous à la page 12 de Petit déjeuner chez Tyrannie

« Deux épisodes entre tous choquants de ce qu'il faut bien appeler « l'affaire Jourde » m'ont définitivement convaincu d'organiser mes observations et mes conclusions en un ensemble ordonné, de soumettre à l'épreuve des faits certaines intuitions pour la plupart relatives à la singulière parenté des rhétoriques, des méthodes et des pratiques qui unit les anciennes républiques populaires d'Europe de l'Est et l'actuelle république des lettres françaises ». Tout s'éclaire : pas de copinage dans le choix de publier Jourde, mais une éthique qui vise à défendre l'opprimé ! D'ailleurs, Eric Naulleau court le risque de se fâcher avec ses copains. Je rappelle, pour mémoire, que Thierry Guichard, rédacteur en chef du Matricule des Anges, auquel Naulleau participe, a consacré un numéro à Christine Angot, à Camille Laurens, mais aussi à Christian Bobin et à Olivier Rolin, égratignés dans la Littérature sans estomac et peut-être gardés en réserve pour le « Naulleau et Jourde tome II ». Il faudra tout de même à nos auteurs être visionnaires s'ils veulent écrire l'anthologie du XXI<sup>e</sup> siècle : Lagarde et Michard

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

avaient eu, eux, le bon goût de ne faire paraître qu'une anthologie par siècle.

*Elisabeth Flory, du coq à l'âne*

Je vous remercie d'abord de l'intérêt soutenu que vous portez à mon travail. Etant moi-même un critique souvent rugueux, je me dois d'accepter la critique. Vous me permettrez toutefois de ne pas être d'accord avec celles que vous m'adressez sur votre site. Je vais essayer de vous en expliquer les raisons. Je crois aux vertus de la discussion. J'espère que vous voudrez bien excuser les longueurs de cette réponse.

- \* Si je vous suis bien, vous me reprochez quatre choses :
- \* D'user du cliché de la « voix » dans un articlelet du Magazine littéraire, si je me souviens bien.
- \* D'émettre ce genre de généralités creuses au lieu d'effectuer un travail de critique de fond comme celui de Gilles Philippe.
- \* De me « pavaner » dans les médias.
- \* De donner dans le « népotisme » avec Eric Naulleau, parce qu'il publie mes romans alors qu'il ne fait normalement pas de fiction française.

Je suppose, bien sûr, que vous employez ces termes en toute connaissance de cause, puisqu'ils figurent sur un site que vous animez.

- \* Commençons par le premier grief, celui du cliché de « voix » pour parler de l'identité littéraire d'un écrivain. Le petit texte auquel vous vous référez est la transcription, par un journaliste, d'une interview téléphonique de cinq minutes, où il était question avant tout de recommander des écrivains. On ne peut pas exactement mettre ce genre de choses sur le même plan qu'un travail critique pleinement écrit et assumé par son auteur. J'ai publié des milliers de pages de théorie littéraire et d'analyses de textes, que j'assume pleinement car ce ne sont pas des transcriptions d'interview. Si vous les avez lues, je vous conseille de dresser la liste des clichés que vous y trouverez. Je ne crois pas qu'ils seront extrêmement nombreux. Il est exagéré d'extrapoler sur des propos rapportés.

Par ailleurs, le texte que vous citez comme contre-exemple est lui-même un cliché, celui du caractère soi-disant ineffable du texte littéraire, manière commode de condamner toute tentative d'en dire quoi que ce soit.

- \* Sur l'expression « voix », même si le cadre de l'entretien condamne aux simplifications peu significatives, c'est un terme dont on peut difficilement faire l'économie dans la critique littéraire, comme d'ailleurs celui de « musique », inévitable depuis le XIXe siècle et les rapprochements théoriques musique-littérature. Le terme de « voix » est essentiel dans la réflexion philosophique de Giorgio Agamben comme dans les essais de Valère Novarina. J'ai moi-même organisé autour de cet auteur un colloque intitulé La Voix de Valère Novarina, qui tient compte de ces réflexions très contemporaines, et j'ai consacré à cette notion de voix quelques paragraphes de mon essai



# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

Littérature et authenticité. Il y a donc là un peu plus qu'un mot vite employé. Je regrette que ce travail soit effacé par quelques lignes de magazine que je n'ai même pas rédigées. Vous admettez que le cadre ne se prêtait peut-être pas idéalement aux subtilités théoriques. Je préfère d'ailleurs en général les entretiens par courriel, où je rédige moi-même les réponses.

- \* Je connais bien Gilles Philippe, que j'estime comme homme et comme penseur. Permettez-moi simplement de mener mes propres recherches, qui ne sont pas les siennes. Avant de publier *La Littérature sans estomac* et autres pamphlets, à quarante-sept ans, j'ai consacré de nombreuses années à la recherche et à la théorie littéraire, j'ai publié plusieurs essais, des éditions critiques, des préfaces, des anthologies de la critique littéraire du XIXe siècle, des bibliographies etc. Je continue. Je crois donc qu'il serait un peu léger de me reprocher de négliger le travail de fond sur la littérature pour écrire des billets légers dans les journaux. Vous faites des remarques sur le peu qui est très visible, sans aller voir l'essentiel et la masse principale du travail, qui se voit moins. Vous êtes libre d'estimer que mon travail d'universitaire est de peu d'intérêt. J'aimerais toutefois que vous argumentiez plus sérieusement cette opinion. Cela ne semble pas être celle des universités japonaises, israéliennes, norvégiennes, italiennes, belges ou françaises qui m'invitent pour des conférences. Je crois que mon travail est relativement estimé dans le monde de la recherche, et pas seulement en France. Mon premier livre est traduit en espagnol. Tout cela ne prouve rien. Soit. Mais alors qu'est-ce qui, dans la douzaine d'ouvrages purement universitaires et la cinquantaine d'articles que j'ai publiés, vous pousse à penser, et à publier sur votre site qu'il n'y a pas grand-chose qui soit digne d'être retenu ? Est-ce le fruit d'une mûre réflexion ?
- \* Il y a en France une nomenclature culturelle, puissante, à laquelle je me suis attaqué. Dès qu'on la met en cause, elle vous traite de fasciste, de populiste, et fait le nécessaire pour vous censurer. Rien de mortel, mais croyez-moi, je l'ai vécu, ce n'est pas forcément facile tous les jours, je pourrais vous faire une longue liste des problèmes que cela occasionne. Inversement, dès que quelqu'un apparaît à la télévision ou dans les journaux, il y a toujours des gens pour tenir le raisonnement du « tous pourris », « vendus aux médias », etc. Autrement dit, d'un côté comme de l'autre, on vous interdit le droit à la parole. Pour les uns, je suis un fasciste qu'il faut empêcher de parler, et chaque fois qu'un article m'est consacré ou qu'on me donne la parole, Josyane Savigneau envoie un mail d'injures ou de menaces au journaliste imprudent. Pour les autres, je me « pavane dans les médias ». Voyez comme ma position est facile. Je suis entre le marteau et l'enclume. Quoi que je fasse, il vaudrait mieux qu'on ne m'entende pas. Je ne sais pas au juste ce que vous appelez « se pavaner ». Est-ce que je fais preuve dans mes propos d'un narcissisme ou d'une autosatisfaction pénibles ? Ma position est la suivante : Je fais un travail. Je ne vois pas pourquoi je m'interdirais de le faire connaître si on m'en offre la possibilité. Je ne refuse pas les émissions de télévision ou les entretiens. J'estime que cela fait partie du travail d'un intellectuel, et rares sont les intellectuels qui ont absolument refusé de paraître dans les médias. Ma ligne de conduite, en revanche, est d'éviter au maximum de parler de ma vie personnelle, et de refuser les émissions ou les journaux politiquement suspects (je veux dire : d'extrême droite) ou peu sérieux. J'ai refusé de paraître dans l'émission de Laurent Ruquier. Je ne vois pas très bien ce qui justifie l'expression assez désobligeante « se pavaner ». A qui au juste accordez-vous le droit de paraître dans les journaux, et en fonction de quoi ?
- \* Le plus grave à mes yeux est le mot de « népotisme », que vous employez avec beaucoup de légèreté. C'est une accusation grave. On ne compromet pas la réputation de quelqu'un sans motifs sérieux. Il est vrai que la vie littéraire en France est affectée par le népotisme et le copinage, et là encore j'ai consacré pas mal d'énergie à m'y attaquer. Mais se mettre à accuser n'importe qui hors de propos, c'est faire perdre toute valeur et tout poids aux mots.

# *Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau*

J'appelle « népotisme », au sens large, le fait, dans le monde culturel, de procurer des avantages à une personne de connaissance, au détriment d'autres personnes tout aussi méritantes, dans l'attente d'une contrepartie. Un juré attribue un prix littéraire à un auteur de sa maison d'édition, un écrivain journaliste publie des articles favorables à la maison d'édition qui le publie, ou aux auteurs publiés par la même maison que la sienne, etc. C'est une variante de la corruption. Je n'ai jamais vu qu'on accuse de népotisme un éditeur parce qu'il publie plusieurs livres d'un même auteur, dans des genres différents. C'est un abus de langage monstrueux. Eric Naulleau est un petit éditeur absolument indépendant, et croyez-moi, ce n'est pas facile tous les jours. Il se trouve qu'à partir de La Littérature sans estomac, il s'est intéressé à mes textes de fiction, qu'il a voulu publier. C'est mon éditeur, voilà tout. Vous vouliez que je fasse quoi ? Que je le quitte pour une maison d'édition plus importante ? Là vous m'auriez trouvé plus honnête ? Plus courageux ? Il m'arrive de publier de la fiction ailleurs que chez lui, dans de petites maisons, lorsque ces textes ne correspondent pas tout à fait à ses goûts. En revanche, je lui ai conseillé de s'ouvrir un peu plus à la fiction française, et il a publié récemment un texte difficile d'Odile Cohen-Abbas, La Rougeur d'Umbriel. Je vous ferai en outre remarquer qu'à mon arrivée il avait déjà publié un peu de fiction française. Cela lui coûte de l'argent. Il n'a malheureusement pas la structure suffisante pour publier beaucoup. Et puis, quoi, qu'un éditeur et un auteur se rencontrent et entretiennent une relation privilégiée, par communauté d'esprit et de goût, c'est du népotisme ? Dois-je supposer que lorsque je fais passer des manuscrits qu'on m'envoie à des lecteurs de diverses maisons d'édition, pour rendre service à de jeunes auteurs, je fais dans le népotisme ? Tous pourris, bien sûr, tous dans le népotisme. Les mots ne coûtent rien. Il vous aura échappé que Naulleau refuse, par honnêteté, de se publier lui-même comme auteur. Il vous aura échappé, parce que cela ne se voit pas, que je me suis toujours refusé à publier un article favorable à un auteur publié par la même maison d'édition que moi. Mais il est plus simple d'accuser les gens de népotisme que d'essayer de vérifier le bien-fondé de ce genre d'accusation.

## *Réponse à Michel Abescat*

J'aimerais répondre à la critique de Michel Abescat, ainsi qu'aux réactions qu'elle a suscitées sur ce site. Je compte d'ailleurs envoyer directement ce texte à M. Abescat.

Brocarder un livre que l'on n'estime pas, c'est exercer son métier de critique. Toute personne qui publie un livre doit accepter d'être jugée. Mais, au moment où j'ai découvert la critique de Michel Abescat, je venais à peine de corriger les épreuves du livre qu'il met en cause, et qu'il n'a pas lu. C'est, je l'avoue, la première fois qu'il m'arrive de lire une critique entièrement basée sur un prospectus d'édition. Il m'est peut-être arrivé de me tromper, d'avoir été injuste, du moins ai-je consacré l'essentiel de mes arguments aux textes des auteurs que j'attaquais.

Si l'on s'en tient à ce prospectus (que ni Naulleau ni moi n'avons jamais vu, mais les termes relevés par Michel Abescat m'en donnent une idée), je comprends que son côté racoleur agace. L'expression « tontons flingueurs » n'est sans doute pas du meilleur goût. La couverture elle-même de l'ouvrage à paraître me semble un peu trop racoleuse. Depuis mon lieu de vacances, j'ai tenté de convaincre l'éditeur de rester plus sobre. Je n'ai réussi qu'en partie. Le résultat est un compromis. Mais enfin, un prospectus de vente est toujours élogieux sur le texte proposé, c'est sa fonction, et l'on n'en finirait pas d'ironiser sur les qualificatifs ce genre de littérature. A part cela, cet ouvrage a-t-il fait l'objet d'un matraquage publicitaire et médiatique ? J'aimerais bien le savoir, parce que je ne m'en suis pas aperçu.

# Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau

Sur le fond, la critique de M. Abescat consiste à dire qu'il est contradictoire de critiquer des écrivains trop médiatiques lorsqu'on est soi-même trop médiatique. En premier lieu, je ne me suis guère intéressé au caractère médiatique ou pas d'un écrivain, mais à ce qu'il écrit, et à l'écart entre ses textes et les critiques qu'il reçoit. Je ne pense pas que Meyronnis ou Bernheim, que nous critiquons, soient très médiatisés. Je me suis refusé, en revanche, malgré certaines propositions, à attaquer Amélie Nothomb, O combien médiatique, tout simplement parce que je ne déteste pas ses livres. On peut être médiatisé et dire quelque chose, même si cela se fait rare. Si on sort un tant soit peu de l'inexistence pour accéder à la parole, alors on devient trop médiatique. Mais alors que faut-il faire ? Disparaître ? Lorsque je publie un ouvrage de réflexion philosophique sur la littérature, comme *Littérature et authenticité*, M. Abescat en parle-t-il ? Le lit-il ? Non. C'est trop difficile, ou trop ennuyeux, je suppose. On est trop médiatique, ou on est un raseur. M. Abescat dit-il qu'en plus d'être « vu à la télé », Eric Naulleau consacre une bonne partie de son temps à publier des auteurs parfois ardu, et à faire connaître la littérature des pays de l'est ? Non. Pas intéressant. Dit-il que sur une quarantaine d'ouvrages publiés, je n'en ai consacré que trois à la satire littéraire, le reste étant constitué d'essais, de romans, de poèmes, de livres composés avec des artistes ? Bah, pas très médiatique, tout ça. Mais Michel Abescat ne semble s'intéresser qu'à ce qui est médiatique, précisément. Fonder une critique exclusivement sur la médiatisation, comme il le fait, c'est renoncer à toute analyse de fond.

Son article est farci des clichés qui servent à nous attaquer depuis six ans. En premier lieu celui de « réactionnaire ». Celui-là, nous l'avons lu et entendu maintes fois (quand ce n'était pas « lepéniste » ou « fasciste »). Réactionnaire : en quoi ? Pourquoi ? Si je comprends bien, exercer un discernement critique sur certaines œuvres, les juger, c'est être réactionnaire. Il faut tout accepter. Fermez-la, ou vous êtes réac, en substance. Comme si il fallait aimer toute la modernité, en bloc, et pas ceci plutôt que cela. Naulleau et moi avons soutenu des écrivains difficiles, j'ai publié de jeunes auteurs dans ma revue, j'ai travaillé à faire publier des premiers romans, des textes d'inconnus, parfois avec succès, j'ai tenté de donner à mes étudiants le goût de la littérature contemporaine. Mais quand on n'aime pas Angot ou Darrieusecq, on est réac. Ça, n'est-ce pas, ce n'est pas du « jugement à l'emporte-pièce », comme dit Michel Abescat.

Quant aux « citations détachées de leur contexte »... cette formule toute faite, éternellement ressassée, ne veut rien dire. Le « Jourde et Naulleau » est fondé sur le principe de la citation et de l'analyse de texte. Ces citations sont nombreuses et longues. Elles sont représentatives. Aucune ne détourne la pensée de son auteur. Nous nous attachons en outre à examiner le détail du texte, ce qui est le contraire exact d'une analyse à l'emporte-pièce. Ce n'est pas parce qu'on procède par l'humour que le fond n'est pas sérieux. Que faudrait-il faire ? Parler en l'air ? Michel Abescat nous propose sans doute un modèle de méthode : ne pas citer, ne même pas lire.

« La cause est sans risque », écrit-il. Qu'en sait-il ? Connaît-il les articles supprimés, sur interventions influentes ? Les menaces de procès ? Les lieux où l'on n'est plus invité ? Les journaux d'où l'on est définitivement exclu ? Les problèmes soulevés à la Sorbonne parce qu'on ose dans ces lieux s'amuser de Dominique de Villepin ? Sans parler des gens qui, comme lui, nous traitent à tout bout de champ de « réactionnaires » ou d'« aigris », sans trop savoir de quoi ni de qui ils parlent, juste parce que c'est toujours ce qu'on dit lorsqu'on parle d'un critique. Je pourrais dresser la liste, elle est extrêmement longue. Certes, il n'y a pas lieu de se plaindre, nous pouvons nous exprimer. Au critique d'assumer le risque éventuel. Nous le faisons. Mais il est trop facile de prétendre qu'il n'existe pas.

On pourrait à bon droit nous accuser de nous répéter, d' « exploiter un filon ». L'argument est avancé dans certaines des réactions à l'article de M. Abescat. Je n'y suis pas insensible. Je songe d'ailleurs à cesser bientôt toute activité critique : il faut, en effet, éviter de se répéter, et puis il est fatigant

## *Pierre Jourde - Le Jourde et Naulleau*

de se faire traiter d' « aigri » et de « réactionnaire » pendant des années, quand on a simplement voulu réintroduire l'esprit de satire et d'impertinence dans le champ de la littérature, devenu depuis quelques années bien convenu, bien respectueux. Les marchands de soupe auront toujours le dessus, quoi qu'on fasse. Mais enfin, là encore, j'insiste sur le fait que la satire reste pour nous une activité secondaire, même si c'est par elle que l'on nous connaît. C'est, effectivement, un effet déformant des médias. En outre, notre critique a pris à chaque fois des formes différentes : d'abord *La Littérature sans estomac*, critique directe de certains auteurs, assortie d'une défense de quelques autres. Ensuite, *Petit déjeuner chez tyrannie*, qui reprenait les réactions journalistiques au précédent, et ne concerne pas directement les écrivains. Je renvoie Michel Abescat à ce dernier texte en ce qui concerne l'absence de risques qu'il décrète avec une souveraine légèreté. *Le Jourde et Naulleau*, enfin, procède par parodie du Lagarde et Michard et des manuels de littérature. C'est encore une autre démarche, et les auteurs concernés sont pour les quatre cinquièmes différents de *La Littérature sans estomac*. L'éditeur voulait pilonner *Le Jourde et Naulleau*. Et puis il s'est ravisé en nous proposant d'en faire une édition mise à jour et augmentée. Nous avons eu la faiblesse de choisir la réactualisation plutôt que le pilon.

Pour le moment, je n'ai pas le sentiment que nous nous soyons beaucoup répétés. Mais au premier pamphlet on est nouveau, c'est amusant, ça excite les médias. Et puis on vous a assez vu, vous vous répétez. Ceux qui avancent cet argument ne se rendent pas compte qu'ils se conforment au fonctionnement des médias, précisément. Faut-il supposer qu'il n'y a plus lieu de critiquer ? Que les maisons d'édition ne publient désormais que de bons auteurs ? Que les journalistes défendent les meilleurs ? Que la marchandisation du livre est en recul ? Faut-il considérer qu'un critique doit faire un livre, et puis se taire ? Au fond, c'est l'argument général : amusez-nous un instant, et puis taisez-vous, aigri, réac, que le cirque promotionnel se poursuive tranquillement. Un romancier comme Barbey d'Aurevilly a publié des critiques souvent féroces pendant des dizaines d'années. Elles nous éclairent sur le XIXe siècle. Fallait-il qu'il soit critique trois ans, et puis se taise ?

En se donnant l'air de critiquer une opération médiatique, Michel Abescat illustre à la perfection ce que peut donner l'absence de sérieux, la carence d'information, l'exercice du préjugé et l'emploi intensif de la formule toute faite dans le métier de journaliste.

*Pierre Jourde*